This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1570

THEATRE
DE
M. LAFONT.

THEATRE
DE
M. LAFONT.

NOUVELLE EDITION,

Revûe & corrigée.

A AMSTERDAM;
Chez PIERRE MARTEAU, près la Bourſe.

M. DCC. XLVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUN
OF OXFORD
LIBRARY

DANAÉ

OU

JUPITER CRISPIN.

COMEDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai point prétendu donner cette Piece pour un ouvrage parfait : c'eſt un coup d'eſſai fait à l'âge de dix-neuf ans, & je ſupplie le Lecteur d'y avoir égard. J'ai eu le plaiſir d'y voir rire le Public en pluſieurs endroits, moins ſans doute pour la bonté des penſées qu'à cauſe de l'excellence des Acteurs ; c'eſt de quoi le Public lui-même eſt convenu. Au reſte j'oſe me vanter qu'à travers les défauts de cette Piece, pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui poſſedent parfaitement le Théatre, n'ont pas laiſſé d'y remarquer des endroits dignes de leur attention.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

L'AMOUR.
LA CRITIQUE.

ACTEURS
DE LA COMEDIE.

JUPITER.
JUNON.
MERCURE.
DANAE', fille d'Acriſe, Roi d'Argos.
TIPHAE', vieille nourrice de Danaé.
I. Soldat Argien.
II. Soldat Argien.

La Scene eſt dans Argos.

DANAÉ

OU

JUPITER CRISPIN,

PETITE COMÉDIE EN VERS.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR.

JE viens de l'Isle de Cythere,
Et j'ai laissé près de ma mere
Toute la bande des Amours :
Je veux voir si dans cette Ville,
Aux yeux d'un spectateur fin, délicat, habile,
Danaé pouroit avoir cours.

Ici le sel des Grecs, & leur bon sens abonde ;
Et peut-être que dans le monde
On ne trouve point de pays,
D'un aussi bon goût que Paris.
Je viens donc.... mais que vois-je ? O rencontre
maudite !
L'Auteur n'attendoit pas une telle visite.
Je ne me trompe point, c'est elle que je voi ;
C'est la Critique....

SCENE II.

L'AMOUR, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

HE bien quoi ? qu'en voulez-vous dire ?

L'AMOUR.

Et que venez-vous faire au spectacle ?

LA CRITIQUE.

Qui, moi ?
C'est la nouveauté qui m'attire.
Selon mon ordinaire emploi,
Je viens voir la pièce nouvelle ;
C'est-à-dire, bailler, siffler,
Mépriser Danaé comme une bagatelle,
M'ennuyer, & puis m'en aller.

L'AMOUR.

Parbleu, c'eſt nettement déclarer ſa penſée.

LA CRITIQUE.

Et que feroit-on ſans cela
Dans une Comédie, ou dans un Opéra?
Applaudir? & ſi donc, la mode en eſt paſſée.

L'AMOUR.

Fort-bien: de Danaé connoiſſez-vous l'Auteur?

LA CRITIQUE.

Je n'ai vraiment pas cet honneur

L'AMOUR.

C'eſt un de mes ſujets; je l'eſtime, je l'aime;
Je m'en déclare protecteur;
Et ſi vous l'attaquez, c'eſt s'en prendre à moi-même.
Je ne ſuis venu dans ces lieux
Que pour le ſoutenir contre les envieux.
C'eſt moi qui le premier lui fis naître l'envie
D'attacher ſon eſprit à quelque Comédie;
Et comme en ſon ſujet il étoit incertain,
Je lui propoſai le deſſein
De donner quelque trait de la métamorphoſe.
Danaé s'offrit à ſes yeux:
Mais en petite piece introduire les Dieux,
Et les faire parler ſur un ton ſérieux,
C'eſt une dangereuſe choſe.
Il falloit pour donner à ces Dieux un bon ton
Les traveſtir en ridicule.
Ainſi, ſans ſe faire un ſcrupule,

Conduit par le Dieu de l'Amour,
D'un sujet qui sembloit fait pour la Tragédie
L'Auteur en a sçû faire une Crispinerie,
Que l'on va bien-tôt mettre au jour.

LA CRITIQUE.

Une Crispinerie! Ah! bons Dieux, quelle idée!
J'admire de l'Auteur l'impertinent dessein,
D'avoir ainsi tourné Jupiter en Crispin.
La vérité, me semble, eût été mieux gardée
S'il eut pû transformer Jupiter en argent.

L'AMOUR.

Jupiter en Crispin est du goût d'à présent:
Ainsi, Madame la Critique,
N'usez point s'il vous plaît d'un pouvoir tyrannique.
L'Amour s'en vengeroit sur vous.
Je ne sçai pas si je m'explique:
Quoi qu'il en soit, craignez mes coups.

LA CRITIQUE.

L'Amour est fort plaisant de me parler en maître!

L'AMOUR.

Vous ne tarderez pas long-temps à me connoître,

LA CRITIQUE.

Puisque vous le prenez sur ce petit ton là,
En dépit de l'Amour, la piece tombera.
Je sçaurai du Public exciter la colere,
J'allumerai le feu dans l'esprit du Parterre,
Contre l'Auteur sur-tout j'éguiserai mes traits;
Je débiterai des sifflets

A tous ceux qui voudront en prendre :
Au mil'eu du parterre, aux abbés, aux plumets,
Je trouverai bien à les vendre.
Partout de Danaé je dirai pis que pendre.
Je ne vous crains point ; & dans peu....
Vous entendrez parler de la Critique.... Adieu.

SCENE III.

L'AMOUR *seul au Parterre.*

AH, Meſſieurs, n'allez pas en croire la Critique ;
Regardez ſon malin eſprit
Ainſi qu'une peſte publique.
Vous avez entendu tout ce qu'elle m'a dit ;
Vous avez vû ſon arrogance.
A l'entendre parler, elle regne ſur vous,
Seule elle vous gouverne tous.
Pour bien punir ſon inſolence,
Applaudiſſez, Meſſieurs, la piece d'aujourd'hui.
L'Amour s'en eſt rendu l'appui :
Que votre ſentiment ne me ſoit point contraire.
Vous ſçavez ce que je puis faire.
Ne vous aviſez pas de vous jouer à moi :
L'Amour n'entend point raillerie.
Je lancerois ſur vous des fleches, par ma foi,
Dont vous vous ſentiriez le reſte de la vie.

Vous avez vû juſqu'à préſent
Des avares, des miſanthropes,
Des fourbes, des grondeurs, des joueurs, des
Eſopes.
J'ai forcé chacun d'eux à devenir Amant.
On a beau ſe ſouſtraire à mon obéiſſance;
Il faut y venir tôt ou tard.
Jupiter & les Dieux qui boivent le Nectar,
Ainſi que les mortels, réverent ma puiſſance.
Ainſi, Meſſieurs, accordons nous:
De cette Comédie embraſſez la défenſe;
Sinon, redoutez mon courroux.

Aux Dames.

Et pour vous, Déeſſes mortelles,
Si vous applaudiſſez cet ouvrage nouveau,
Je rendrai vos Amans fideles....
Ils vous trouveront toujours belles...
Je en jure par mes traits, mon arc, & mon flambeau.

Fin du Prologue.

DANAÉ
OU
JUPITER CRISPIN.

On voit au fond du Théatre la Mer Egée, & ſur le bord du rivage une Tour d'airain où Danaé eſt enfermée.

SCENE PREMIERE.

JUPITER *ſous l'habit de Criſpin, avec une Couronne ſur la calotte, & une eſpece de foudre à la main, pour le diſtinguer.*

MERCURE.

MERCURE.

ENfin vous voici donc arrivé ſur la terre.
Ouf.... J'ai bien fatigué pour deſcendre des Cieux.
Pour vous, Monſieur mon très-cher pere, Maître des hommes & des Dieux,

Dans un nuage épais fait en forme de chaise,
Vous êtes descendu du Ciel fort à votre aise.
Mais moi, toujours en butte aux injures de l'air,
J'ai cent fois maudit la voiture,
Dont m'a fait présent Jupiter.

JUPITER.

Vous n'êtes qu'un faquin, Mercure.

MERCURE.

Comment donc! suis je un Dieu seulement en peinture?
Car pour vous, vous avez l'air galant, cavalier:
Vous voilà tout aimable; ou la foudre m'assomme.
On vous prendra par tout pour un Dieu gentilhomme;
Mais moi, l'on me prendra pour un Dieu roturier.

JUPITER *se quarrant.*

Si l'on en juge par la mine,
Il est bien vrai que j'ai la prestance divine.
Mais malgré cet air noble, & ce maintien divin,
Je crois que je ressemble encor plus à Crispin.
Pour cacher ici bas ma puissance immortelle,
Sous l'habit de Crispin, d'un homme j'ai pris l'air.
Sous cette figure nouvelle
Tu t'étonnes de voir travesti Jupiter:
Mais pour moi, je n'en fais que rire;
Et puisque l'on m'a vû Cigne, Taureau, Satire,
Je peux bien aujourd'hui, pour mon nouveau dessein,
Prendre la forme de Crispin.

On dit que les Crispins ont le talent de plaire ;
Qui plus est, je veux être inconnu sur la terre.
Mais baste là dessus .... parlons d'une autre affaire.

MERCURE.

Soit .... or ça, dites-moi qui vous amène ici ?
Je gage que l'amour ... justement m'y voici :
Je lis dans vos yeux ce mystere.
C'est en vain sur ce point que vous voulez vous taire.

JUPITER *à part.*

Ah, le maroufle ! il a raison.
Je l'avoue, il est vrai, j'aime un jeune tendron.
Ne me condamne point dans l'ardeur de ma flamme.
Je lui sacrifierois Junon ; car c'est ma femme.

MERCURE.

Quel est donc cet objet nouveau
Qui vous a coeffé le cerveau ?
En voudrez-vous toujours à ces pauvres mortelles ?
Alcmene, Io, Leda, Europe, Semelé,
Pour qui votre cœur a brûlé,
Maintenant vous déplaisent-elles ?

JUPITER.

Bon ! tu me nommes là de plaisantes donzelles !
Je n'ai jamais senti pour elles ce ardeur,
Je te parle, ma foi, du meilleur de mon cœur,
Et te fais confident de toutes mes pensées.
De mon ame à présent elles sont effacées :
Elles en pense ont tout ce qu'il leur plaira,
Je les estime moins que .....

Mais, Mercure, après tout, puiſqu'il faut te le dire,
Pour Danaé mon cœur ſoupire.
Par un brouillon d'Oracle Acriſe étant inſtruit,
Qu'un Prince parricide & traître,
Qui de ſa fille devoit naître,
Lui feroit faire un ſaut dans l'éternelle nuit,
Dans Danaé voulut éteindre ſa famille,
Et dans ces murs d'airain fit enfermer ſa fille.
Cette Princeſſe étoit encor dans le berceau,
Lorſqu'elle y commença ſes triſtes deſtinées...;
Elle n'a maintenant que quinze ou ſeize années.

MERCURE.

La peſte! le friand muſeau!

JUPITER.

Elle n'a jamais vû d'un homme la figure.
Je lui paroîtrai tout nouveau.
Elle ignore de tout, Mercure....

MERCURE.

Encor mieux.... l'excellent morceau!

JUPITER.

Ciel! quelle ſera ſa ſurpriſe
Voyant en ma perſonne un mignon jeune & beau
Lui jurer une amour ſoumiſe!

MERCURE.

Elle ne pourra pas ſe tenir dans ſa peau.

JUPITER.

Cependant une choſe à mes vœux eſt contraire;
Des ſoldats Argiens la retiennent de près;

Du pied de cette Tour ils ne sortent jamais ;
Et forcer des soldats c'est être téméraire ;
Car je suis devenu poltron
En prenant de Crispin la figure & le nom.
Pique, fusil, épée, hallebarde, canon,
Me feroient fuir au Ciel d'une belle maniere.

MERCURE.

Mais voici bien une autre affaire :
Car comment vaincrez vous la vieille Tiphaé,
La nourrice de Danaé ?
Elle veille sur elle en cette Tour affreuse.

JUPITER.

De nos difficultés c'est la moins épineuse.

MERCURE.

Tenez, m'en croirez-vous ? Le moyen le plus fort
Est de faire à leurs yeux briller l'éclat de l'or,
A force de ducats gagner la sentinelle.
Pour votre amour n'épargnez rien.
N'avez vous point d'argent ? C'est une bagatelle ;
Vous n'avez qu'à vouloir, vous en trouverez bien.

JUPITER.

Que tu raisonnes bien ! L'or est la clef des ames :
Par l'or on vient à bout des hommes & des femmes,
Des petits & des grands, soldats & cetera.
Oh ! va, va, qu'à l'argent ne tienne ;
J'en aurai plus qu'il n'en faudra ;
Car, & je veux, il en pleuvra.

MERCURE.

Mais gare que Junon ne vienne.
Pourez vous d'elle vous cacher ?
Vous ſçavez mieux que moi que la bonne Déeſſe,
Si-tôt qu'elle s'y met, eſt tant ſoit peu diableſſe.
Juſqu'au fonds des enfers elle iroit vous chercher ;
Car entre nous, Seigneur, Madame votre épouſe
Eſt de l'humeur la plus jalouſe.

JUPITER.

Il faudra la guetter : ſi tu la vois venir,
Mercure, tu viendras promptement m'avertir.
Ce n'eſt pas que je l'appréhende ;
Car après tout je ne demande
De Danaé qu'elle ſe veuve
Je voudrois ſeulement lui prouver que mon cœur,
Ardent à lui marquer mon amoureuſe flamme,
Peut faire quand il veut d'une fille une femme.

MERCURE.

Quoi, vous ne voulez que cela !
Ah, l'honnête Dieu que voilà !
Par là vous mériterez dans l'hiſtoire une place,

JUPITER.

On connoit les grands cœurs à de grandes vertus.

MERCURE.

Avec ce beau jargon, il ne vous manque plus
Qu'une pique à la main, un maſque, une cuiraſſe,
Et tout l'accoutrement que l'on portoit jadis ;
Chacun vous prendra lors pour un autre Amadis.

Tous

Tous ces beaux sentimens ne sont plus en usage.

JUPITER.

Dis ce que tu voudras : je prétends être sage.
Mais je vois près de cette Tour,
Certains grands estafiers, avec des hallebardes.

MERCURE.

De Danaé ce sont les gardes,
Qui sont en faction & la nuit & le jour.
Ils ont l'air mauvais .... mais n'importe,
Avançons. Serviteurs .... ouvrez-nous cette porte.
Peut-on à Danaé dire un mot ?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE.

DEUX SOLDATS ARGIENS *qui paroissent à l'entrée de la Tour de Danaé la hallebarde en main.*

I. SOLDAT *présentant la pointe de sa pique.*

Arrête-là.

MERCURE.

Belle réponse que voilà !

JUPITER.

Permettez-nous....

II. SOLDAT *présentant la pointe de sa pique.*

Point de replique :
Crois moi range-toi de ma pique.

JUPITER *tremblant.*

Je tremble.... mais, Messieurs....

I. SOLDAT.

Oh, point tant de raison.

MERCURE.

Puisqu'ils le prennent sur ce ton,
Morbleu, faisons les fiers, déclaronsqui nous sommes.
Insolens, vous croyez être devant des hommes;
Mais vous voyez en nous deux Dieux, *à part.* un peu poltrons,
Et même un peu trop fanfarons.
C'est le Grand Jupiter, l'autour de la nature;
Et moi je suis son fils Mercure.

I. SOLDAT *présentant toujours la pointe.*

Messieurs les Dieux, sans compliment
Passez votre chemin, vous ferez sagement.
Sans respecter vos platés mines,
Nous pourions assommer vos Majestés divines.

JUPITER.

Pour vous persuader de ce que nous disons,
Faites quelque souhait, & nous l'accomplirons.

II. SOLDAT.

Tu veux donc jusqu'au bout pousser l'effronterie?

Mais n'importe, voyons : nous voulons bien encor,
Pour confondre ta menterie,
Souhaiter une mine d'or.
Puis de ta Déité convaincus pleinement,
De cette Tour d'airain nous t'ouvrirons la porte.

I. SOLDAT.

Exauce ce vœu promptement ;
Je te donne les clefs : les voici que je porte.
Parbleu nous n'avons pas un sou,
Moi, ni mon compagnon, sans lui faire un reproche.

JUPITER.

Hé bien, fouillez dans votre poche.

II. SOLDAT, *se fouillant.*

Quelle quantité d'or !

I. SOLDAT, *se fouillant.*

Ma poche est un Perou !
Si vous n'êtes des Dieux, que pourriez vous être ?
Ah je n'en doute plus, & même à deux genoux
Il se jette aux genoux de Jupiter.
Dans le grand Jupiter je reconnois mon maître.

II. SOLDAT *se jette aussi à genoux.*

O Dieux puissans, pardonnez-nous :
Les soldats n'ont pas trop l'honneur de vous connoître.

JUPITER.

Vous autres, vous croyez aux Dieux
Par bénéfice d'inventaire,

Et vous êtes des malheureux
Que j'aurois dû cent fois écraser du Tonnerre.
Si j'en croyois ici mon transport furieux,
Dès ce même moment, Messieurs les incrédules,
Je devrois vous punir. . . . Mais prenez des pilules.
En attendant, rendez les clefs de cette Tour.
Levez vous maintenant, allez, je vous pardonne :
Mais cependant je vous ordonne,
Sous peine de perdre le jour,
De tenir secret mon amour,
Et de n'en parler à personne.
Adieu, tirez.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

De l'or j'admire la vertu :
Son éclat sçait charmer le cœur le plus sauvage.
Mais entre nous, Seigneur, je crains bien,

JUPITER.

Que crains tu ?
J'ai les clefs de la Tour : en faut-il davantage ?

MERCURE.

La surveillante Argus,

L'argus de votre Danaé,
Eſt encore un nouvel obſtacle.

JUPITER.

Il faut, pour l'engager, faire un nouveau miracle.
Aux Dieux cela ne coute rien,
Je les fais par centaine, & je m'en trouve bien.
Cependant, mon ami, va-t-en faire la ronde,
Parcours un peu de l'œil le Ciel, la Terre & l'Onde.
Obſerve exactement tous les pas de Junon;
Je vais t'en dire la raiſon:
Quoique le feu qui me dévore
Soit [illegible] la vertu,
Son eſprit malin & têtu
Juſques ſur Danaé me pourſuivroit encore.

MERCURE.

Votre Junon eſt bien la plus ſotte pécore....

JUPITER.

Il eſt vrai: c'eſt pourquoi, ſans faire de façon,
Il faut ici jouer d'adreſſe,
Tu pouras bien par ta fineſſe
L'éloigner, ou du moins détruire ſon ſoupçon.
Moi, je cours me jetter aux genoux de ma belle,
Bredouiller des diſcours de l'enjoué Criſpin.
Toi, va de ton côté, pour ſeconder mon zele,
Exercer le talent de ton eſprit malin.

SCENE IV.

JUPITER *seul.*

SErrons pour un moment mon foudre dans ma poche :
Peut être il me feroit ici quelque anicroche.
Je veux m'humaniſer un peu ,
Et quitter mon éclat de Dieu.
Mais ouvrons promptement cette priſon auſtere.
Bon ! voici la nourrice . . . .

SCENE V.

JUPITER, TIPHAE' *habillée en vieille & s'appuyant ſur un bâton.*

TIPHAE'.

AH , que vois-je ? Un mortel
Juſques dans notre Tour porte un pas criminel !
Audacieux filou , dis-moi , qu'y viens tu faire ?
Mais qui peut donc avoir diſperſé les ſoldats ?
As-tu trompé leur vigilance ?
Sans garde notre ſexe eſt-il ſur la défenſe ?

Ah malheureux, n'approche pas....

JUPITER *à part le premier vers.*

Cette vieille nourrice a l'humeur bien revêche.
Mais, ma bonne, faut-il être si pigrièche?
Je suis un bon enfant, Madame Tiphaé,
Qui plus est, amoureux....

TIPHAE'.

De qui?

JUPITER.

De Danaé!
Ma foi, je l'aime à la folie,
Parce qu'on dit qu'elle est jolie.
Mais que vois-je? vos yeux de courroux enflammés
Ne feront-ils point désarmés
Par les attraits de cette bourse?

TIPHAE'.

En livrant Danaé je trahirois le Roi,
Elle est confiée à ma foi.

JUPITER.

Quelle sera donc ma ressource?

TIPHAE' *examinant la figure de Jupiter.*

Mais viens-ça, dis-moi bonnement,
Est-ce par ton habit, ton air hétéroclite,
Que tu veux d'un galant faire voir le mérite?
Voilà, je vous l'avoue, un beau bijou d'Amant.
Ma foi, c'est pour ton nez qu'on garde la Princesse.
Voyez un peu le bel oiseau,
Pour inspirer de la tendresse,

JUPITER.

Hé bien, ſoit, je ne ſuis point beau,
Je ſuis, ſi tu le veux, un monſtre de nature,
Rien n'eſt ſi laid que ma figure.
Je n'eus jamais l'air engageant.
Mais après tout j'ai de l'argent.
Et, comme tu ſçais bien, l'argent eſt un mobile,
A qui de tous les temps rien ne fut difficile.

TIPHAE'.

Tarare.... c'eſt ainſi qu'on attrape les ſots.
Là! que diroit le Roi d'Argos
Si je vous faiſois voir ſa fille?
Votre bourſe pourtant me paroît fort gentille....
Que je la voye de plus près.

Jupiter lui donne la bourſe.

Courage, ma vertu, ne manquez pas de force.
Céderiez-vous à cette amorce?
Mais quoi, plus je la tiens & plus j'y vois d'attraits.
Ah, ſi le fonds pouvoit ne ſe vuider jamais!

JUPITER.

Je puis accomplir tes ſouhaits;
J'aurai ſoin de la tenir pleine.
Mais ne ſois donc plus inhumaine:
Laiſſe-moi ſeulement pouſſer quelque ſoupir;
Je n'exige pas davantage.

TIPHAE'.

Vous me promettez d'être ſage?

JUPITER.

JUPITER.

Quel conte ! assurément : je hais le badinage.

TIPHAE'.

Je vais contenter vos desirs.
Danaé dans ces murs n'a jamais vû personne,
Et je crains que d'abord un homme ne l'étonne ;
Pour la premiere fois vous l'allez voir sortir ;
Et son air innocent pourra vous divertir.
Eloignez-vous....

SCENE VI.

JUPITER DANAE', TIPHAE', *ouvrant la Tour.*

DANAE' *à Tiphaé.*

HElas ! je te croyois perdue.....
Mais que d'objets divers s'offrent à notre vûe !

TIPHAE'.

Cette nouveauté vous surprend ?

DANAE'.

Ah, bons Dieux, que le monde est grand !...
Ma chere Tiphaé, de grace,
Fais moi voir un peu de pais :
Car à la fin je suis bien lasse
D'avoir toujours vécu dans ce sombre logis.

Je n'ai jamais vû de ma vie
Que des chiens, des chats, des oiſeaux.
Et ne voir que des animaux,
C'eſt une triſte compagnie.
Tant d'animaux. *appercevant Jupiter.* Ah Ciel!
Je tremble, cache moi....

TIPHAE'.

Qui vous fait crier de la ſorte?

DANAE' *tremblante.*

Quel animal encore eſt-ce que j'aperçoi!
Il vient à nous: ah, je ſuis morte!...

JUPITER *à part.*

Les filles n'ont plus peur d'animaux comme nous:
Elle eſt l'unique, je le gage.

TIPHAE'.

Hé, ma fille, raſſurez-vous:
Cet animal n'eſt point ſauvage.
Un jeune agneau n'eſt pas plus doux.

DANAE'

Qu'il n'avance pas davantage:
Tiphaé, j'en ai trop de peur.

TIPHAE'.

Examinez-le bien, voyez quelle douceur.
Approchez-vous, ma fille; approchez-vous, vous dis je:
Regardez ſon air gracieux.
Là.... que dites-vous de ces yeux?
Allons, de votre erreur ſouffrez qu'on vous corrige;

DANAE'.

Plus je le conſidere, & moins j'en ai d'effroi.

JUPITER *à part.*

Vraiment je le crois bien.....

DANAE'.

Je ſens je ne ſçai quoi....
Qui dans mon cœur jette un déſordre...
J'en approcherois bien : mais s'il alloit me mordre?...

JUPITER *à part.*

J'en ſerois bien fâché

TIPHAE'. *à Danaé.*

Non, n'appréhendez rien,

DANAE'.

Mais.... Tiphaé, je voudrois bien
Sçavoir comment cela ſe nomme?

TIPHAE'.

Puiſque vous le voulez, cela s'appelle un homme.

DANAE'.

Un homme! le drôle de nom!
Que ce mot eſt doux à l'oreille!
Un homme! ce nom me réveille.
Ah, qu'un homme eſt joli!... mais qu'en faire de bon?

TIPHAE'.

Il ſera votre Amant, vous ſerez ſa Maîtreſſe.

DANAE'.

Il ſera mon Amant!

JUPITER *s'avançant vers Danaé.*

Oui, ma chere Princeſſe ;
Si tu me le permets, dès ce même moment
Je me déclare ton Amant ;
Mais un Amant tendre & ſincere,
Qui n'a d'autre plaiſir que de vouloir t'en faire.

DANAÉ.

Ah, qu'ai-je entendu ? les Amans
Sont donc des Animaux parlans.
Mais de quel nouveau trouble eſt mon ame ſaiſie !
Je ne puis dire ce que c'eſt. ...
En lui tout me charme & me plaît....
De joie en le voyant je ſuis toute ravie...
Mais, ſentez vous pour moi ce que je ſens pour vous ?
Je ne vous trouve point le regard aſſez doux..
Vous avez l'œil farouche, & je lis dans votre ame
Que vous n'éprouvez point....

JUPITER.

Ah, quel conte, Madame !
Avec quelque couleur qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ſes flancs un monſtre m'ait porté.

DANAÉ.

Je vous trouve pourtant, malgré cet air farouche,
Certain je ne ſçai quoi qui me charme & me touche.
Plus je vous entretiens, plus mes troubles ſont grands.
Ah, c'en eſt fait, je me rends.

JUPITER.

Que cet aveu m'eſt doux! Rien pour moi, je te jure
Par les ondes du Styx..... Mais j'aperçois Mercure.
Hé bien, qu'apportes-tu de bon?

SCENE VII.

JUPITER, MERCURE, DANAE', TIPHAE'.

DANAE'. *d'un ton gai.*

Que vois-je! encore un homme! & d'où viennent-ils donc?

TIPHAE'.

Quoi, c'eſt donc là votre émiſſaire.

JUPITER.

Oui c'eſt mon commiſſionnaire,
Mon ambaſſadeur ordinaire,
Le porteur de mes billets doux,
L'Argus qui veille à mes jalouſ;
Et, pour vous en tracer les dernieres peintures,
Le bras droit de mes avantures.
Que dites-vous de ſon minois?

TIPHAE'.

Je dis qu'il eſt fort agréable.

Et qu'il me plairoit fort, s'il falloit faire un choix.
Est-il tendre ?

MERCURE.

Moi ? non : je suis dur comme un diable,
Du sexe féminin je fais fort peu de cas,
Et je sçai comme on doit respecter ses appas.
à Jupiter bas.
Mais à propos, Seigneur, ce maudit trouble fête
Veut étrangler votre conquête.
Sauvez-là maintenant, puisque vous le pouvez.
Dans son accès quinteux Junon nous veut tous battre :
Elle se fait tenir à quatre.

JUPITER.

Parle du contre-temps !

DANAE'.

Qu'est-ce que vous avez ?

JUPITER.

Sauve-toi, ma Princesse, ou te voilà perdue.

DANAE'.

Je n'ai garde vraiment de vous perdre de vue...
Le péril me paroîtra doux,
Si je le partage avec vous.

JUPITER.

Elle est folle de moi, la petite droleſſe !
Allons, sauvons-nous : le temps presse :
La nuit pour nous cacher semble venir exprès.
Bien-tôt le blond Phœbus, las d'éclairer le monde,

Va ſe culbuter dans l'onde :
Sous ces arbres prochains allons prendre le frais.
à Mercure.
Pour toi, dont la cervelle en malice eſt féconde,
Cherche quelque moyen pour écarter Junon,
Et reviens m'informer de ta commiſſion.
Jupiter conduit Danaé ſous des arbres.

SCENE VIII.

MERCURE *ſeul.*

Junon vient ſur mes pas. Allons, ferme Mercure,
Donnons lui de la tablature.
Elle vient ... Mais que vois je! & quel déguiſement!
D'une Dame Gigogne elle a l'habillement.
Ah, ah, ah, la plaiſante hiſtoire!

SCENE IX.

JUNON *en Dame Gigogne*, MERCURE.

MERCURE.

Quoi, Madame, allez-vous vous montrer à
la Foire?
Sommes-nous dans le carnaval?
Eſt-ce là votre habit de bal?
Expliquez-vous: qu'en dois-je croire?

JUNON.

Voyez un peu l'original!

MERCURE.

Jupiter en Criſpin! vous en Dame Gigogne!
Puiſſé-je devenir un cadet de Gaſcogne,
Si le timbre des Dieux n'eſt fêlé...

JUNON.

L'animal!

MERCURE *la conſidérant.*

Entre nous, cet habit ne vous ſied pas trop mal.

JUNON.

Je me veux venger d'un parjure
Sous cette comique figure:
J'ai ſçu qu'il aime Danaé.
Jadis, lorſqu'il aimoit la jeune Semelé,
Je pris, comme l'on ſçait, l'air d'une vieille femme.
J'abuſai ma rivale, & par mes faux diſcours,

Bien-tôt j'eus le plaisir de voir finir ses jours,
En la faisant périr au milieu de la flamme.
Je veux à Danaé, sous ce déguisement,
Faire un semblable traitement.

MERCURE *à part.*

Par ma foi, Madame Gigogne,
Vous êtes pour le coup une indigne carogne!

JUNON.

Elle pourroit se méfier,
Si je lui paroissois dans l'éclat de ma gloire;
Mais voyant cet habit elle aura lieu de croire
Que mon dessein sera de la désennuyer.
Pour toi, je devrois bien châtier ton audace,
Traître.

MERCURE.

Me châtier! & pourquoi donc, de grace?
Je ne sçache pas de raison...

JUNON.

Vous êtes un joli mignon!
Au lieu de m'avertir qu'un époux infidelle
A fait une intrigue nouvelle,
Bon scélérat, vous le gâtez;
Vous plongez Jupiter dans mille voluptés.

MERCURE.

Ecoutez: hors sa femme il aime tout le monde;
Aujourd'hui c'est la brune, & demain c'est la blonde;
Et comme un papillon au milieu d'un jardin,
Tantôt l'œillet lui plaît, & tantôt le jasmin.

JUNON.

L'humeur de Jupiter coquette & vagabonde
N'a jamais eu pour moi d'appas.
Si-tôt que cet ingrat de la céleſte voûte
Vient faire l'amour ici bas,
Les Déeſſes, les Dieux, tout ſe met en déroute.
Ils viennent de vuider trois tonnes de Nectar,
En caſſant pour le moins cent douzaines de verre.
L'un jure, l'autre rit, l'autre tombe par terre:
En un mot, c'eſt un grand hazard
Si ſans s'eſtropier ils paſſent la journée.
Vénus fait le dragon, Pallas la forcenée.
On prendroit à préſent le Ciel pour un enfer:
Et voilà tous les maux que cauſe Jupiter.
Oh! je lui chanterai ſa gamme.

MERCURE.

Mais, Madame Gigogne, ou Madame Junon,
(Car il faut tout au moins que je vous donne un nom)
Après quatre mille ans peut-on aimer ſa femme?
Car à bien ſupputer le temps,
Vous goutez de l'hymen depuis quatre mille ans,
Tandis que maintenant l'on maudit le ménage,
Après ſix mois de mariage.

JUNON.

Je gage qu'il eſt enfermé
Dans la tour avec Danaé.

MERCURE.

Non, je vous en réponds: il n'eſt plus ſur la terre ;
Dans l'Olympe il eſt de retour.

JUNON.

Dis-tu vrai? Mais tu ments; & je connois Mercure.
Jupiter eſt aſſez parjure
Pour me trahir dans cette Tour. . . . .
Il me vient un deſſein pour troubler ſon amour.
Oui, je veux punir l'infidelle,
En perdant à ſes yeux ſa conquête nouvelle.
Il ne peut échapper à mon juſte courroux.
Vulcain me forgera certains paſſe-par-tous
Qui de cette priſon ſçauront m'ouvrir la porte.

SCENE X.

MERCURE *ſeul.*

INformons Jupiter de ſon mauvais deſſein.
Nous n'avions pas compté ſur les clefs de Vulcain.
O femmes de vertu, le diable vous emporte!
Mais déja la nuit vient, & l'on ne voit plus clair;
Je m'en vais au plutôt retrouver Jupiter.

SCENE XI.

MERCURE, TIPHAE', *venant au devant de Mercure.*

TIPHAE.

Ecoute.

MERCURE.

Qui va là?

TIPHAE.

Demeure.

MERCURE.

C'eſt la nourrice.... Adieu: je reviens tout à l'heure.

TIPHAE.

J'ai deux mots à te dire: écoute ſeulement.

MERCURE.

Je ſuis preſſé, te dis-je...

TIPHAE.

Hélas! rien qu'un moment.

MERCURE.

Acheve: que veux-tu?

TIPHAE.

J'ai deſſein de te plaire..

MERCURE.

Comment donc! n'eſt-ce que cela?

Et tu crois m'arrêter avec ces contes-là?
Adieu....

TIPHAE'.

Reste...., je veux te parler d'autre affaire,
Ah! le petit brutal!

MERCURE.

Tel eſt mon caractere.

TIPHAE'.

Ton Maître a plus d'amour...

MERCURE.

Oh! c'eſt un autre cas:
Si mon Maître eſt un ſot.... moi, je ne le ſuis pas.
Danaé, qui plus eſt, eſt dans la fleur de l'âge:
Mais toi.... prends un miroir, tu verras ton viſage.
Ton bâton & tes cheveux blancs
Ne ſont pas, vois-tu bien, des mets trop ragoûtans.

TIPHAE' *à part.*

Les vieilles d'ordinaire achetent leurs Amans;
C'eſt-là leur derniere reſſource....
Tâchons de le corrompre, & donnons lui la bourſe
Dont ſon Maître m'a fait préſent.
haut.
Tiens, ſi tu veux m'aimer... c'eſt pour toi cet argent;
Voici la bourſe de ton Maître?
Tu peux fort bien la reconnoître,
Dès ce moment, elle eſt à toi, ...

Si tu veux m'engager ta foi.

MERCURE.

Qu'entends-je ! juste Ciel ! l'artifice eſt terrible.
Va, démon tentateur... je ſuis incorruptible...

SCENE XII.

JUPITER, DANAE', MERCURE, TIPHAE'.

DANAE.

Tiphaé, dis-moi donc, à quoi t'amuſes-tu ?

MERCURE.

Princeſſe, elle s'amuſe à tenter ma vertu ;
Mais comme dans mon cœur la pudeur a pris germe,
Malgré ſes beaux diſcours, j'ai toujours tenu ferme.

JUPITER.

Ainſi je t'attendois en vain....

MERCURE.

Vous m'auriez attendu, ma foi, juſqu'à demain.
La nourrice en ces lieux m'en contoit des plus belles.
Mais voici bien d'autres nouvelles ;
Junon a couru chez Vulcain,
Et veut pour ſe venger (peſte ſoit des femelles)

Faire forger des clefs pour entrer dans la Tour,

JUPITER.

Vulcain n'auroit, ma foi, qu'à me jouer ce tour!
D'un coup de pied au cul, du haut du Ciel en terre,
Je fis faire autrefois un saut
A ce malotru, ce maraut :
Il fut boiteux de cette affaire.
Je pourois bien d'un autre coup
Cette fois lui rompre le cou.

DANAE'. *à Jupiter.*

Vous parlez de Junon : quel est donc ce mystere!

JUPITER.

M'amour, écoute-moi... je ne te veux rien taire.
Mais à propos mon foudre ici m'est nécessaire :
Je l'ai mis dans ma poche : attendez un moment...
Bon... le voici... Je suis l'Auteur du firmament,
Qui lance quand il veut le foudre & le tonnerre,
Qui s'est Crispinisé tout exprès pour te plaire.
Au brillant de mes yeux, à ma bouche, à mon air,
Ne tremble point, mon cœur; c'est Crispin Jupiter.

MERCURE.

Frémissez humaine Nature :
Vous voyez le Divin Mercure.

TIPHAE'.

Quoi! vous êtes des Dieux?

MERCURE.

Vraiment, n'en doutez pas.

DANAE'.

Quoi! Jupiter étoit ſenſible à mes appas?

JUPITER.

Lui-même.

DANAE'.

S'il eſt vrai, qu'avons-nous donc à craindre?

JUPITER.

La jalouſe Junon, puiſqu'il ne faut rien feindre,
Se rit de mon pouvoir, & cherche à me contraindre.

MERCURE.

Pour vous faire tomber dans ſon piége à loiſir,
Je dois ici vous avertir
Qu'elle a pris les habits d'une Dame Gigogne;
Pour perdre Danaé, dit-elle.

JUPITER.

La carogne!

TIPHAE'.

Puiſſant Dieu, nous laiſſerez-vous
En proie à ſon tranſport jaloux?

JUPITER.

Duſſé-je à poing fermé lui régaler la face;
Duſſions-nous nous battre tous deux;
Dût-elle m'arracher la barbe & les cheveux;
Dût l'un des deux reſter étendu ſur la place...;
Bon: mais je vois venir cet enragé Lutin.

SCENE DERNIERE

JUPITER, JUNON, MERCURE, DANAE', TIPHAE'.

JUNON.

JE viens de l'antre de Vulcain.
Il n'a jamais voulu me ſervir, le coquin!
Mais je vois Jupiter. Ah, traître abominable!

JUPITER.

Retire-toi, jalouſe, au diable.

JUNON.

J'ai des tentations de t'arracher les yeux.

JUPITER.

Tu n'as qu'à modérer tes deſirs furieux.

JUNON.

Je devrois t'étrangler dans ma juſte colere,

JUPITER.

Je te prie inſtamment de n'en vouloir rien faire.

JUNON.

Pour me trahir ainſi, Là de quoi te plains-tu,
Traître? Ai-je jamais fait faux bond à la vertu?
Quelle femme, dis-moi, fut jamais plus aimable?
Car pour ta Danaé, je la trouve effroyable.

DANAE'.

Et moi, je vous trouve admirable.

Vous avez l'air de ma guenon.

JUPITER.

Sur mon honneur elle a raiſon.

JUNON.

J'ai l'air d'une guenon! Ah, je ſuis enragée.
Tôt ou tard je ſerai vengée.
Je te jouerai, pendarde, un tour de ma façon.
J'irai révéler à ton pere
Que ton cœur ſenſible à l'amour
A trouvé le ſecret de ſortir de la Tour.
Acriſe, apprenant ce myſtere,
Cherchera le moyen de prolonger ces jours
Dont l'oracle à ton innocence
Autrefois attacha le cours;
Et répandant ton ſang vengera mon offenſe.
Tu mourras, téméraire. . Et toi, parjure époux,
Je veux pour t'empêcher d'aller trouver les filles
Faire boucher du Ciel les portes & les trous.
J'y ferai mettre doubles grilles,
Je ferai renforcer cadenats & verroux,
J'obligerai Vulcain à faire cet ouvrage.
Adieu: Junon eſt en courroux;
L'un & l'autre craignez les effets de ſa rage.

MERCURE *arrêtant Junon.*

Par ma foi, pour un rien voilà bien du tapage.
Je veux être entre vous l'arbitre de la paix.
Il vous faut pardonner à Jupiter.

JUNON.

Jamais.

MERCURE.

Pour vous, papa Jupin, vous ſerez plus traitable :
Il vous faut embraſſer Junon.

JUPITER.

Pas pour un diable.

MERCURE.

Il faut pourtant trouver un médion.

JUNON.

Je veux bien revenir ; mais à condition
Que l'ingrat Jupiter renonçant à ſa belle
Me la laiſſera marier.

MERCURE.

Madame, à vos diſcours pouvons-nous nous fier ?

JUNON.

Oui, j'en jure.

MERCURE.

Seigneur. c'eſt une bagatelle.
Renoncez à l'amour qui vous preſſe à préſent :
Pour une de perdue on en retrouve cent.

JUPITER.

Mais, tu n'y ſonges pas Mercure,
Si Junon. . . ment par avanture.

JUNON.

Non, non, je lui deſtine un Roi chéri des Dieux :
C'eſt le Roi Polidecte.

JUPITER.

Eſt-ce-là ce mari ?
Ah, je ne dis plus mot : c'eſt un aſſez bon Prince.

Mais, qui la conduira jusques dans sa Province?

MERCURE.

Je m'en charge....

JUNON.

Hé bien, soit.

MERCURE.

Vous voilà donc d'accord;
Le calme maintenant doit regner dans votre ame.

JUPITER.

Il faut bien accorder quelque chose à sa femme.

MERCURE.

Puissiez-vous désormais goûter un meilleur sort!

JUPITER.

Adieu mon cher trognon, belle & douce Princesse,
Tu jouiras de la tendresse
D'un Roi qui doit t'aimer autant que Jupiter.
Il sera ton époux... Pars & mets toi sur Mer.

DANAE'.

Et qu'est-ce qu'un époux?

JUPITER.

Un époux? c'est un homme...
Qui... mais, attendez..., c'est tout comme...
Mercure vous l'expliquera:
C'est un Dieu fort expert sur ces matieres-là.

DANAE'.

Adieu, donc pour jamais....

JUPITER.

Faites un bon voyage.

Pour vous, Mercure, soyez sage.

MERCURE.

Reposez-vous-en sur ma foi. . .
Laissez-moi faire. Adieu. . . Mesdames, suivez-moi.
Ils s'en vont.

JUNON.

Tu vois, ingrat, je te pardonne;
En vérité je suis trop bonne.

JUPITER.

Morbleu, ne nous reprochons rien;
Et ne nous brouillons plus, puisque nous sommes bien.
Partons. . . Mais sur mon aigle, il faut que je me grimpe;
Pour me voiturer dans l'Olympe. . .
Adieu, Messieurs, jusqu'au revoir;
Les Dieux vous donnent le bon soir.

FIN.

LE NAUFRAGE OU LA POMPE FUNEBRE DE CRISPIN.

COMEDIE EN VERS.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR de l'Iſle de Salamandros.

PIRACMON, Habitant de l'Iſle.

ELIANTE, jeune Françoiſe, Amante de Licandre.

MARINE, Suivante d'Eliante.

LICANDRE, Gentilhomme François, Amant d'Eliante.

CRISPIN, valet de Licandre.

UN INSULAIRE.

LE GRAND PRESTRE.

LA PRESTRESSE.

Pluſieurs Habitans de l'Iſle, chantans & danſans.

La Scene eſt dans l'Iſle de Salamandros.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNEBRE DE CRISPIN,

COMEDIE EN VERS.

Le Théatre repréſente une Iſle ſauvage : on y voit quelques habitations dans des Rochers eſcarpés ; & un peu plus loin l'on découvre la Mer, dont le rivage eſt couvert de débris de Vaiſſeaux

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, MARINE,

MARINE.

VOus avez beau compter ; depuis notre naufrage,
Depuis que nous reſtons chez ce peuple ſauvage,
Vous ne trouverez pas plus de huit jours.

ELIANTE.

Hé bien,
Après huit jours entiers je n'espere plus rien :
Qui Licandre a péri, malheureuse Eliante !
Et tu peux vivre encor !

MARINE.

Oui, la chose est touchante :
Mais vous vivez enfin. Dieu benisse les jours
De celui qui si-tôt nous a prêté secours ;
Il en est bien payé, puisque je suis sa femme.
Son bonheur a suivi de près sa grandeur d'ame.
Ce pauvre Piracmon..., Mais quoi, toujours pleurer !
Il n'est pas temps encor de vous désespérer :
La mort de votre Amant n'est pas encor certaine.
Il peut s'être sauvé dans quelque Isle prochaine.

ELIANTE.

Ah Marine, huit jours sans paroître !

MARINE.

D'accord.

ELIANTE.

Je n'en puis plus douter, mon cher Licandre est mort.
De mon pere en courroux évitant la poursuite,
Lorsque dans un lieu sûr il croit m'avoir conduite,
Il faut que près du port il se trouve un écueil ;
Que de ce tendre Amant la mer soit le cercueil,
Et moi, que je me sauve en cette terre affreuse,

Où, ſuivant du pays la Loi trop rigoureuſe,
On me force auſſi-tôt à choiſir un époux.

MARINE.

J'ai trouvé cette Loi moins terrible que vous.
L'époux qu'on m'a donné n'eſt point trop haïſſable;
Quoique né dans cette Iſle, il eſt aſſez bon diable.

ELIANTE.

Que je trouve cruels les peuples de ces lieux!
Quoi tous les étrangers qui ſe ſauvent chez eux,
Ou de force ou de gré d'abord on les marie!
Que les Loix de cette Iſle ont de bizarrerie!
Hélas!

MARINE.

Comment! de quoi vous plaignez-vous?
Criſpin.
A feint, pour les tromper, de vous donner la main,
Ces Barbares ont cru qu'il vous prenoit pour femme.

ELIANTE.

J'ai peine là-deſſus à raſſurer mon ame.
S'ils ſçavent tôt ou tard que pour les abuſer,
Un malheureux valet a feint de m'épouſer,
Voulant me réſerver pour épouſe à ſon maître...

MARINE.

Comment diantre! jamais pouront-ils le connoître?
Ils croient fermement que Criſpin a ſur vous

Les droits d'un véritable & légitime époux ;
Que l'hymen eſt parfait. Où pouront-ils apprendre,
Que vous vous réſervez en ſecret à Licandre.
Madame, là deſſus n'ayez aucune peur.
Criſpin paſſe auprès d'eux pour un fort gros Seigneur.
La dépenſe qu'il fait. . . .

ELIANTE.

Que veux-tu qu'il dépenſe ?
Il n'a rien.

MARINE.

Vous perdez la mémoire, je penſe.
Avez-vous oublié tout ce qu'a fait Criſpin ?

ELIANTE.

Eh, je ne ſonge à rien dans mon mortel chagrin.

MARINE.

Voyant notre vaiſſeau prêt à faire naufrage,
Parmi les pleurs, les cris, il ne perd point courage :
Il va du Capitaine enlever le tréſor,
Se ſaiſit d'un coffret rempli d'eſpeces d'or ;
Puis ſe jettant en mer, crie à perte d'haleine,
A moi, Meſſieurs, à moi, ſauvez le Capitaine.
Ceux qui venoient du bord ſecourir le vaiſſeau,
S'en vont droit à Criſpin, le retirent de l'eau ;
Et le vrai Capitaine avecque tout ſon monde,
S'eſt vû dans ce moment enſeveli dans l'onde.

Mais vous faites ici répéter un récit,
Que Criſpin vous a fait dix fois, à ce qu'il dit.
Et lorſque Piracmon nous ſauvoit dans ſa barque,
Vous-même avez pû voir...

ELIANTE.

Eſt-ce que l'on remarque?...

MARINE.

C'eſt bien dit: mais voilà Criſpin. Bon-jour, Criſpin.

SCENE II.

ELIANTE, MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Gai à Marine. Triſte à Eliante.

BOn jour: bon jour.

MARINE.

Qu'as-tu? tu me parois chagrin.

CRISPIN.

Je ſuis chagrin.. joyeux: j'appréhende.... & j'eſpere.
L'amour & le reſpect par un effet contraire....
Ainſi que la douceur... le plaiſir dans mon cœur.

Enfin voici le fait. Monſieur le Gouverneur,
Inſtruit par quelques gens que notre mariage
N'étoit pas conſommé : Quel eſt ce badinage,
A-t'il dit fierement ? Se moque-t-on de moi ?
Ainſi ces étrangers mépriſent notre Loi !
Qu'on leur diſe à tous deux qu'il y va de la vie ;
Si ce ſoir....

ELIANTE.

Ah ! mourons.

CRISPIN.

Je n'en ai point d'envie.

ELIANTE.

Comment !

CRISPIN.

Suivons plutôt l'ordre du Gouverneur.

MARINE.

Quoi, ſon honneur, Criſpin....

CRISPIN.

Laiſſons là ſon honneur,
Il y va de la vie.

ELIANTE.

Et l'amour de ton Maître ?

CRISPIN.

Les flots l'ont englouti : n'y penſons plus.

ELIANTE.

Quoi, traître

CRISPIN.

Eſt-ce ma faute à moi ſi mon maître a péri ?

Si vous m'avez prié d'être votre mari,
Pour ne pas épouser un de ces insulaires,
Qui ma foi n'auroit pas cherché tant de mysteres !
Et si le Gouverneur veut qu'étant votre époux ...
Est-ce ma faute à moi ?

MARINE.

Mais, tu sçais entre nous...

CRISPIN.

Je ne sçai rien.

MARINE.

Tu sçais qu'un pareil mariage...

CRISPIN.

On dit qu'il est fort bon : que faut-il davantage ?
Le grand Prêtre a formé cette belle union ;
Il ne nous reste plus que la conclusion.

ELIANTE.

Mais, scélérat ! tu sçais que c'étoit une feinte.

CRISPIN.

Oui, mais le Gouverneur me donne de la crainte ;
Il est sévere en diable ; & d'ailleurs..... certain feu....
Pour vos appas me presse un peu plus fort que jeu.
Je vous aime Eliante ; & le Ciel me foudroie,
Si cette passion ne fait toute ma joie ;
Et votre Amant, mon maître, a bien fait de périr.

Je meurs d'amour pour vous, & vous m'allez guérir.

ELIANTE.

Oſes-tu devant moi tenir un tel langage ?

CRISPIN.

Pourquoi non, s'il vous plaît ? Les nœuds du mariage...

ELIANTE.

Oſte-toi de mes yeux.

CRISPIN.

Je vais au Gouverneur,
Qui ſçaura ſoutenir ſes Loix avec vigueur.
Je ſçaurai bien lui dire, en parlant de ſon Iſle,
Qu'il ne tient pas à moi qu'elle ne ſoit fertile.

MARINE.

Madame, quel diſcours ! avez-vous entendu
L'exécrable deſſein que le traître a conçu ?
Impudent !

ELIANTE.

Juſqu'au bout tu pouſſes l'inſolence,
Miſérable valet, effronté.

CRISPIN.

Patience,
Monſieur le Gouverneur va ſçavoir tout ceci :
Mais par avance, moi, je vous déclare ici
Que je ſuis votre époux, que vous êtes ma femme,
Que je veux.... Qu'il me plaît..., Obéiſſez, Madame.

SCENE III.

ELIANTE, MARINE.

ELIANTE.

O Ciel! qui l'auroit cru, Marine!

MARINE.

Le fripon!
Je vois bien que lui-même a fait la trahiſon,
Que ſi le Gouverneur eſt inſtruit du myſtere,
C'eſt par lui...

ELIANTE.

Malheureuſe! hélas, que vais-je faire?
Que ferois-tu, Marine, en cette occaſion?

MARINE.

Je ne ſçai. Mais voici mon mari Piracmon:
S'il pouvoit nous ſervir.

ELIANTE.

Il faudroit donc l'inſtruire.

MARINE.

Il ſçait votre ſecret; j'ai pris ſoin de lui dire.

ELIANTE.

Quoi, Marine, déja?

MARINE.

Eon, dès les premiers jours

SCENE IV.

ELIANTE, MARINE, PIRACMON.

MARINE

MOn mari, nous avons besoin de ton secours.
Crispin fait l'insolent : il prétend que Madame,
Qui, comme je l'ai dit, a feint d'être sa femme.

PIRACMON.

Oui, je sçai le mystere.

MARINE.

Enfin ce faux mari
Prétend, en se flattant que Licandre a péri,
D'un véritable époux avoir le privilege.

PIRACMON.

Voyez-vous le pendart!

MARINE.

Enfin, que te dirai-je?
Il va, dit il, s'en plaindre à votre Gouverneur.

PIRACMON.

La peste! il faut songer à parer ce malheur.

MARINE.

Oui; car Madame & moi nous ne sçavons qu'y faire.

Donne-nous là-dessus un conseil salutaire.

PIRACMON.

Attendez.... Justement... J'entrevois un moyen
Qui pourroit réussir ; faisons-lui peur.

MARINE.

Hé bien ?

ELIANTE.

Mais en lui faisant peur, qu'espérez-vous ?

PIRACMON.

J'espere
L'intimider, Madame, & de telle maniere,
Qu'il se mordra tantôt les doigts d'avoir voulu
Entreprendre avec vous ce qui vous a déplu ;
Mais secondez-moi bien...

MARINE.

Ne t'en mets point en peine.

ELIANTE.

Pour sauver mon honneur si votre adresse est vaine,
Je sçaurai me donner la mort.

PIRACMON.

Oh, doucement !
Nous n'en viendrons pas là : suivez-moi seulement.
Oui, Madame, je veux que dans cette journée
Le Gouverneur cassant ce honteux hyménée,
Trouve un homme en Crispin trop indigne de vous,

Et trop lâche en un mot pour être votre époux.
Je vous aurai bien-tôt appris tout votre rôle.
Voici le Gouverneur ſuivi de notre drôle.
Et vîte éloignons-nous, qu'il ne nous voie ici.

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, Gardes de la ſuite du Gouverneur.

CRISPIN.

SEigneur, je ne mens point, & la choſe eſt ainſi.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc? à nos loix faire une telle injure!
Je vous rendrai juſtice, & je vous en aſſure.

CRISPIN.

Vous me ferez plaiſir.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes ſon époux.
Elle doit ſe ſoumettre, & n'obéir qu'à vous.
Qu'eſt-ce qui lui fait donc haïr votre perſonne?
D'ou viennent ces dégoûts?

CRISPIN.

Moi! c'eſt ce qui m'étonne.

LE GOUVERNEUR,

Vous n'êtes point affreux & laid à faire peur ;
Au contraire.

CRISPIN.

Fi donc, Monsieur le Gouverneur ;
Vous me rendez confus...

LE GOUVERNEUR.

Parlez : est-ce qu'en France
Toutes les femmes font pareille résistance ?

CRISPIN.

Non, par ma foi... Bien loin de se faire prier,
Une fille qu'on est long-temps à marier,
Fort souvent se marie elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Et le maître ;
En France, n'est-ce pas l'époux ? Cela doit être.

CRISPIN.

Oui vraiment : mais la femme est la maîtresse, aussi.

LE GOUVERNEUR.

Votre femme voudroit faire de même ici,

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON.

PIRACMON.

AH Seigneur, apprenez une étrange nouvelle.
La femme de Crispin....

CRISPIN.

Hé bien? qu'eſt-ce? qu'a-t-elle,

PIRACMON.

La pauvre femme, hélas! a terminé ſon ſort:
Elle vient à nos yeux de ſe donner la mort:
Et pour ſe dégager de ce triſte hyménée,
Elle a pris un breuvage, & s'eſt empoiſonnée,
S'affranchiſſant ainſi d'une odieuſe loi.

CRISPIN.

Ma foi, tant-pis pour elle: eſt-ce ma faute à moi?

LE GOUVERNEUR.

Non vraiment.

CRISPIN.

Mais voyez quel vilain caractere!
Je fais tout ce qu'on peut au monde pour lui plaire,

Je recule huit jours ſon plaiſir & le mien,
Et puis Madame meurt, .. Fi ! cela n'eſt pas bien.

PIRACMON.

Une perte ſi grande & m'alarme & me touche.

CRISPIN.

Préférer le trépas à l'honneur de ma couche !
Jeune comme je ſuis .. le teint frais, l'œil charmant !
Monſieur le Gouverneur m'en faiſoit compliment.
Ma figure a charmé pluſieurs belles en France :
Je les ai vû pour moi venir en abondance.
En voyant mon minois tranſportés de plaiſir,
Fille, femme, chacune avoit même deſir.
D'un ſeul geſte, d'un mot, à la Cour, à la Ville,
J'en ai, foi de Criſpin, enchanté plus de mille.

LE GOUVERNEUR.

Je ſuis ravi pour vous de ce petit malheur.

CRISPIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, Monſieur le Gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Seigneur, vous allez acquérir une gloire
Qui doit éterniſer votre illuſtre mémoire.

CRISPIN.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Qu'on parlera de vous chez nos neveux
Encor un coup, Seigneur, vous êtes trop heureux.

CRISPIN.

Comment donc ?

PIRACMON.

Avant tout, dites, ſçavez-vous lire ?

CRISPIN.

Oui vraiment.

PIRACMON.

Ainſi donc ne ſongez plus qu'à rire.

CRISPIN.

Rions donc : mais au moins que je ſçache pourquoi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on nous apporte ici le livre de la Loi.

CRISPIN.

Sans ce livre, en deux mots, dites : qu'ordonne-t-elle ?
Faut-il que je reprenne une femme nouvelle ?

LE GOUVERNEUR.

Par le livre à l'inſtant vous allez être inſtruit :
On l'apporte : liſez, c'eſt l'article dix-huit.

CRISPIN *d'un air content lit.*

ARTICLE XVIII.

Quand le mari meurt, ou ſa femme,
On allume de grands buchers,
Et le ſurvivant doit ſe jetter dans la flamme,
En montrant une grandeur d'ame,
Qui ne s'etonne pas de ſemblables dangers ;
Et c'eſt un grand honneur pour tous les etrangers.

CRISPIN

CRISPIN *après avoir lû.*

C'eſt donc là le ſujet qui doit faire ma joie ?

LE GOUVERNEUR.

Beniſſez, beniſſez le Ciel qui vous l'envoie.

CRISPIN.

Moi, je le benirois d'un pareil traitement !
Je dois plutôt ſonger à m'enfuir promptement.
Moi, me laiſſer brûler ! Ah, maudits Inſulaires,
Plus cruels mille fois que Turcs & que Corſaires,
De vous brûler ainſi vous êtes de vrais fous ;
Et je ne reſte pas un quart d'heure chez vous,
Adieu.

Il jette le livre de la Loi, & veut s'en aller.

PIRACMON.

N'eſpérez pas échapper de la ſorte.

LE GOUVERNEUR.

Holà, Gardes ! quelqu'un : qu'on l'arrête, main-forte. (*Des Gardes le ſaiſiſſent.*)

CRISPIN.

Quoi, c'eſt donc tout de bon ?

LE GOUVERNEUR.

Ceci n'eſt point un jeu.
Voulez-vous qu'on vous jette à force dans le feu ?

PIRACMON.

Croyez-m'en, avalez doucement la pilule :
Périſſez ſans montrer de crainte ridicule :
Car enfin il le faut ou de force ou de gré.

CRISPIN.

Malheureux que je suis ! où me suis-je fourré ?

LE GOUVERNEUR.

Quoi, vous pleurez ?

CRISPIN

Hélas !

LE GOUVERNEUR,

Remportez la victoire,
Songez à votre honneur.

PIRACMON.

Songez à votre gloire.

CRISPIN.

De l'honneur, de la gloire ! ai-je de tout cela ?

LE GOUVERNEUR.

Que diront nos neveux ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il leur plaira.

LE GOUVERNEUR.

Jettez-vous en Héros vous-même dans la flamme.

CRISPIN.

Mais, Messieurs, Eliante étoit-elle ma femme ?
Notre hymen n'étoit pas seulement ébauché.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, d'en porter le péché ?

LE GOUVERNEUR.

Tout cela n'y fait rien : il faut mourir.

CRISPIN.

J'enrage.

Ah, que n'ai-je conclu mon chien de mariage.
Si j'avois cru ſi-tôt terminer mon deſtin,
Avant que de mourir j'aurois fait un Criſpin.

PIRACMON.

Voici l'ordre à peu près de la cérémonie:
Je vais vous en inſtruire.

CRISPIN.

Ah quelle tyrannie!

PIRACMON.

Premiérement il faut ne point verſer de pleurs,
On vous entourera de guirlandes de fleurs.
Au ſon des inſtrumens on viendra vous conduire
Juſqu'au pied du bucher.

CRISPIN.

Juſte Ciel! quel martyre!

PIRACMON.

Quand vous ſerez monté tout au haut du bucher,
A côté d'Eliante on doit vous attacher.
Vous n'aurez jamais vû tant de réjouiſſances.
Le peuple autour de vous viendra former des danſes;
Nos chants éleveront votre nom juſqu'aux cieux.
Vous-même, j'en ſuis ſûr, vous ſerez tout joyeux.
Vous ſerez enchanté de notre ſymphonie:
Enfin, pour terminer cette cérémonie,
Par les quatre côtés, quatre flambeaux ardens,

Mettront le feu ſous vous ; puis, quand il ſera temps,
On ira recueillir vos cendres dans une urne ;
Et votre nom... Mais quoi, vous voilà taciturne.

LE GOUVERNEUR.

Marchez...

CRISPIN.

Mais d'un inſtant ne peut-on reculer ?

PIRACMON.

Non, Seignrur. Tout à l'heure on prétend vous brûler.
Nous n'avons pas beſoin qu'un bucher ſe prépare,
Il en eſt de tout prêts.

CRISPIN.

Précaution barbare !

PIRACMON.

Oui dans tous les marchés, de toutes les façons,
On en trouve qu'on roule au devant des maiſons.
A quatre pas d'ici j'en ſçais un magnifique.

CRISPIN.

Ah morbleu, ce n'eſt pas cela dont je me pique,
De la magnificence !

LE GOUVERNEUR.

Hé, cela fait honneur.

CRISPIN *aux genoux du Gouverneur.*

Ayez pitié de moi, Monſieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Peut-on être attaché de la sorte à la vie!

CRISPIN.

C'est mon foible.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc! quelle badine rie!

CRISPIN.

Vous mourez donc gaiment, vous autres?

PIRACMON.

Fort gaiment;
Et sur tout quand on meurt dans ce noble élément.

CRISPIN.

Mais en mourant ainsi, que pouvez-vous attendre?

LE GOUVERNEUR.

Nous croyons qu'on renait aussi-tôt de sa cendre.

CRISPIN.

Pour moi, qui n'en crois rien, Seigneur, dispensez-moi...

LE GOUVERNEUR.

Cœur bas! ah, c'est trop faire injure à notre loi.
Vous, Piracmon...

PIRACMON.

Seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Ayez soin de la fête;

Que la cérémonie en un instant soit prête.
Puis-je compter sur vous ?

PIRACMON.

Seigneur, tout ira bien.

LE GOUVERNEUR.

Gardes, conduisez-le : sur tout n'oubliez rien
Pour rendre la musique & la danse célebre.

CRISPIN.

Ciel ! on va me donner un Opéra funebre.
Ah, le maudit pays ! Ah, la maudite loi !

PIRACMON.

Venez vous préparer, il est temps : suivez-moi.

CRISPIN.

Je vais me préparer à périr dans la flamme.
Allons, c'est fait de moi : Dieu veuille avoir mon ame.

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

L'Insensé ne voit pas la gloire de son sort :
Il a le cœur si bas que de craindre la mort.
Puisse le Ciel sur lui répandre ses lumieres,
Et lui donner aussi les forces nécessaires
Pour pouvoir surmonter cette vaine frayeur.
Mais quelqu'un vient à moi : que me veut-on ?

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, UN INSULAIRE.

UN INSULAIRE.

SEigneur,
Un Cavalier François vient vous tendre une lettre ;
Il voudroit vous parler : voulez-vous le permettre ?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il approche.

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR, LICANDRE.

LICANDRE.

SEigneur, je ſuis un étranger,
Sans ſecours, ſans eſpoir, dans un preſſant danger,
Triſte jouet des vents, échappé du naufrage,
Et dans l'Iſle voiſine entraîné par l'orage.
Je viens du Gouverneur, qui me renvoie ici,
Vous apporter, Seigneur, le billet que voici.

LE GOUVERNEUR.

Donnez: je vous promets que quoi qu'il me demande,
Je ferai tout pour lui. Voyons ce qu'il me mande.

LETTRE.

Le Gentilhomme que je vous envoie a été jetté par la tempête dans mon Iſle: ſon nom eſt Licandre, & il a fait naufrage depuis peu avec une perſonne nommée Eliante, dont il étoit éperduement amoureux. Si par hazard vous avez des nouvelles de cette aimable perſonne, vous rachèteriez la vie à ſon amant en la lui faiſant retrouver. Informez-vous-en, je vous prie. Il n'a

poi

point impoſſible que l'orage l'ait jettée dans votre port. Donnez-y vos ſoins, j'en aurai une éternelle reconnoiſſance.

BRISAPH, Gouverneur de l'Iſle de Santoriada.

LE GOUVERNEUR *après avoir lu.*

Oui, je puis contenter vos deſirs curieux,
Je puis vous informer d'Eliante.

LICANDRE.

Ah, grands Dieux!
Quoi je pourois ici revoir celle que j'aime!
Que mon cœur eſt content! que ma joie eſt extrême!
Montrez-la moi, de grace, achevez mon bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Si je vous la fais voir, vous mourrez de douleur.
Elle vient d'expirer tout à l'heure.

LICANDRE.

Elle eſt morte!

LE GOUVERNEUR.

Je connois la grandeur du coup que je vous porte;
Mais enfin, puiſqu'il faut ſans feinte vous parler,
Elle avec ſon mari nous allons la brûler.

LICANDRE.

Ah, que m'apprenez-vous? Elle étoit mariée?
Cruelle! ma tendreſſe eſt-elle ainſi payée!
Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Mais cependant, il faut vous dire tout;
L'hymen n'a pas été terminé jusqu'au bout:
L'époux du moins le dit, même je le présume.
Et suivant du pays la louable coutume,
Nous brûlons les époux sur des buchers ardens.

LICANDRE.

Permettez qu'avec eux je me jette dedans.
Vous voyez bien qu'après cette perte funeste,
La mort est désormais le seul bien qui me reste;
Et ce sera pour moi le bonheur le plus doux....,

LE GOUVERNEUR.

Le mari ne prend pas la chose comme vous.
Un sort si glorieux l'alarme & l'épouvante.

LICANDRE.

Que j'éprouve, grands Dieux, la fortune inconstante!
En trouvant ce que j'aime on m'apprend en ces lieux
Que la mort m'a ravi ce trésor précieux.

LE GOUVERNEUR.

Je vous plains.

SCENE X.

LE GOUVERNEUR, LICANDRE, UN INSULAIRE.

UN INSULAIRE.

Tout eſt prêt pour la cérémonie,
Le bucher, les flambeaux, le deuil, la ſymphonie.
Le mari cependant ne ſe peut conſoler.

LICANDRE.

Je ſuccombe..... à ces mots je me ſens accabler,
Une vapeur ſecrete en mes ſens répandue
Me ravit tout à coup l'uſage de la vue.

LE GOUVERNEUR.

Il tombe évanoui : Qu'on l'ôte de ces lieux.
Il ne faut point offrir ce ſpectacle à ſes yeux.
Sa trop vive douleur l'interrompoit peut-être.
Le deuil s'approche : allons au devant du grand Prêtre.

SCENE XI.

MARINE, PIRACMON.

PIRACMON.

OUi, c'eſt dans cet endroit.

MARINE.

Où va le Gouverneur ?

PIRACMON.

Au devant du Grand Prêtre : il lui doit cet honneur.

MARINE.

Mais tu n'y ſonges pas au moins !

PIRACMON.

Que veux-tu dire ?

MARINE.

Ce bucher, cet apprêt, cela n'eſt que pour rire.
N'eſt-il pas vrai ?

PIRACMON.

Sans doute.

MARINE.

Et cependant ici
Monſieur le Gouverneur ne l'entend pas ainſi.
Le Grand Prêtre d'abord mettra le feu lui-même.
Et que deviendrons-nous avec ton ſtratagême ?
Par ton ordre Eliante eſt au haut du bucher.

PIRACMON.

Quand il en ſera temps j'irai l'en détacher.

MARINE.

Il faudroit prévenir le Gouverneur. Peut-être.....

PIRACMON.

Il eſt plus ſcrupuleux encor que le Grand Prêtre ;
Il ne badine point ſur cet article-là.

MARINE.

Si le feu....

PIRACMON.

Laiſſe-moi conduire tout cela.
De ce qu'elle doit faire Eliante eſt inſtruite.

MARINE.

Je ne te comprends point.

PIRACMON.

Tu verras dans la ſuite.
Si le drôle en revient, je veux que de long-temps
Il n'ait deſſein ...Mais chut, j'entends les inſtrumens.
La victime paroît couverte de guirlandes :
Viens-t-en, & joignons-nous à ces joyeuſes bandes.

SCENE XII.

LA CEREMONIE.

Le bucher paroît au milieu du Théatre. On voit Eliante dessus avec une mante couverte de fleurs. Ce bucher est au pied d'un Mausolée galant, où l'Amour est représenté, portant le portrait de Crispin. Le Grand Prêtre & la Grande Prêtresse, suivis du Gouverneur & de plusieurs Insulaires, qui portent des flambeaux allumés, conduisent en cérémonie Crispin au pied du bucher, au son des Instrumens, & avec l'appareil le plus galant & le plus gracieux.

LE GRAND PRESTRE, LA PRESTRESSE, LE GOUVERNEUR, ELIANTE *sur le bucher*, CRISPIN, PIRACMON, MARINE, PLUSIEURS INSULAIRES *chantans & dansans.*

CRISPIN.

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de Crispin mettra l'autre au tombeau.
Mais je plains beaucoup moins dans ce malheur funeste,

La moitié que je perds, que celle qui me reſte.
Je dois être brûlé tout vif ! ô ſort affreux !
Mon maître, quoique mort, eſt ma foi plus heureux.

LE GRAND PRESTRE & LA PRESTRESSE *chantent enſemble.*

Criſpin, il faut braver le ſort.
Par lui ta femme t'eſt ravie ;
Rejoins-la par un noble effort.
Pour elle tu brûlois, tu brûlois pendant ſa vie ;
Brûle, brûle avec elle après ſa mort.

LA PRESTRESSE *ſeule.*

D'un long veuvage on n'a point l'amertume
En ſuivant ſa femme au tombeau.
De ce pays beniſſez la coutume.
Brûlez, brûlez d'un feu nouveau.
Ici quand l'Hymen éteint ſon flambeau ;
L'Amour auſſi-tôt le rallume.

MARINE *chante.*

Criſpin en mourant dans la flamme ;
Doit ſe louer de ſon bonheur :
Il va jouïr de l'honneur
D'être brûlé pour ſa femme.
Eſt-il une plus belle mort ?
Chantons, danſons & célébrons ſon ſort.

CHOEUR.

Chantons, danſons, & célébrons ſon ſort.

LA PRESTRESSE.

Dans ſes yeux ſa joie eſt bien peinte.

Qu'il eſt content ! qu'il eſt heureux !
Nous l'allons voir dans les feux,
Sans qu'il pouſſe aucune plainte.
Eſt-il une plus belle mort ?
Chantons, danſons, & célébrons ſon ſort.

CHOEUR.

Chantons, danſons, & célébrons ſon ſort.

MARINE.

Maris, de lui venez apprendre
A ſuivre une femme au tombeau ?
Et de ce Phœnix nouveau
Venez chercher de la cendre.
Eſt-il une plus belle mort ?
Chantons, danſons, & célébrons ſon ſort.

CHOEUR.

Chantons, danſons, & célébrons ſon ſort.

CRISPIN.

O Ciel ! vit-on jamais une rigueur pareille !
Ils viennent me corner leur muſique à l'oreille,
Célébrer mon bonheur, rire, danſer, ſauter.
Je vous conſeille encor de me faire chanter.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, LE GRAND PRESTRE, LA PRESTRESSE, LICANDRE, MARINE, CRISPIN, PIRACMON, ELIANTE *toujours sur le bucher.*

LICANDRE *interrompant la cérémonie.*

NE me retenez plus. Dans ma douleur mortelle
Je veux voir Eliante, & brûler avec elle.
L'époux n'aura pas seul ce funeste plaisir.

CRISPIN *sans voir son maître.*

Vous pouvez là-dessus suivre votre desir :

LICANDRE.

Que vois-je ? juste Ciel ! ma surprise est extrême !
Je ne me trompe point : oui vraiment, c'est lui-même ;
C'est Crispin. Toi, maraut, cet époux fortuné
Qui m'as ravi l'objet qui m'étoit destiné ?

CRISPIN.

Hé quoi, Monsieur, c'est vous ? O Ciel ! je te rends grace !
Vous venez à propos pour prendre ici ma place.
Messieurs, au moins voilà le véritable époux.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en connoissons point ici d'autre que vous.

CRISPIN.

Pour lui faire plaisir j'ai feint ce mariage.

LE GOUVERNEUR.

Que de discours : allons, sans tarder davantage,
Montez sur le bucher.

CRISPIN *qu'on veut jetter dans le bucher.*

Que l'on attende un peu....

LE GOUVERNEUR.

Non, non, point de délai.

CRISPIN.

Je vais crier au feu.

LICANDRE *s'approchant du bucher.*

O Ciel ! que de beautés vont se réduire en cendre !
Je ne la quitte point.

ELIANTE *sur le bucher.*

Ah ! Licandre, Licandre !

CRISPIN.

Miracle !

LICANDRE.

Juste Ciel !

LE GOUVERNEUR *à Crispin.*

Que veut dire ceci ?
Votre épouse est vivante encor !

CRISPIN.

Oui, Dieu merci !
Le poison a raté.

LE GRAND PRESTRE.

Que vois-je ici paroître ?
Avez-vous prétendu vous moquer du Grand Prêtre,
Monsieur le Gouverneur ?

ELIANTE *descendant du bucher.*

Pardonnez à l'amour ;
Qui nous a fait tenter cet innocent détour ;
Qui pour me réserver toute entiere à Licandre ;
M'a fait, blessant vos Loix, un peu trop entreprendre.
Il étoit mon époux.

LE GRAND PRESTRE.

Votre époux ? & pourquoi
Ne me pas confier un tel secret à moi ?
Je n'aurois pas permis ce second hyménée,
Ou j'en aurois du moins retardé la journée :
Mais puisqu'il est ainsi, je vous rends cet époux ;
Aussi bien le second est indigne de vous.
De mon autorité je romps ce mariage ;
Et vous rends à présent au nœud qui vous engage.
N'est-ce pas votre avis, Monsieur le Gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Oui sans doute.

LE GRAND PRESTRE.

Ainsi donc vivez heureux.

ELIANTE.

Seigneur ;
En me rendant Licandre, on me rend à la vie.

CRISPIN.

Voyez-vous la malice & la friponnerie !

LE GOUVERNEUR.

Taiſez-vous, lâche : & vous, trop généreux époux,
Dans mon Iſle goûtez les plaiſirs les plus doux.
Ce mépris de la mort mérite trop la vie.
Qu'à tous deux de long temps elle ne ſoit ravie :
J'en fais tous mes ſouhaits.

ELIANTE.

Seigneur, que de bontés !

LE GOUVERNEUR.

Je n'en puis tant avoir que vous en méritez.
Pour le Seigneur Criſpin....

LICANDRE.

C'eſt mon valet.

LE GOUVERNEUR.

Quoi, traître,
Me tromper, me jouer en trahiſſant ton maître !
Il faut qu'il ſoit puni.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Seigneur !
Je ne le ſuis que trop d'avoir eu tant de peur.
J'ai ſouffert diablement, & vous pouvez m'en croire.

LE GOUVERNEUR.

Avec plus de loiſir j'apprendrai votre hiſtoire :
Marine & Piracmon ſçauront m'en informer.
Heureux Amans, toujours puiſſiez-vous vous aimer !

Vous autres, par vos chants prenez part à leur joie.
Qu'à les bien réjouir chacun de vous s'emploie :
Et selon notre Loi, nous ferons dès demain,
Pour surcroît de plaisir, les nôces de Crispin.

CRISPIN.

Soit : mais je ne veux point terminer cette affaire,
Que par un bon contrat & pardevant Notaire
La Dame ne s'oblige, en mourant devant moi,
Que je ne serai point sujet à votre Loi.

On danse.

LE GRAND PRESTRE *chante.*

Etrangers, qui trouvez ridicule,
Qu'ici l'on brûle
Le survivant avec le mort,
Vous avez tort.

Ce tourment, qui paroît terrible,
Fut inventé parmi nous,
Pour rendre une femme sensible
A la mort de son époux.

On reprend la danse, après quoi la Prêtresse chante.

Si vous voulez malgré l'orage,
Voguer encor en ce beau jour,
Que ce soit sur la mer d'amour ;
Il est beau d'y faire naufrage.

L'Amour en quittant le rivage,
Promet toujours un heureux ſort;
Avec lui juſques dans le port
Il eſt beau de faire naufrage.

CRISPIN *au Parterre.*

Meſſieurs, notre nouvel ouvrage
Peut couler à fond aujourd'hui :
Mais en lui prêtant votre appui,
Vous le ſauverez du naufrage.

FIN.

L'AMOUR VENGÉ,

COMEDIE.

A MON-

A MONSIEUR

D'ARGENSON,

CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE, ET LIEUTENANT GENERAL DE POLICE.

Protecteur des beaux Arts, noble & ſçavant génie,
Ferme appui de Themis, illuſtre D'ARGENSON,
Ma foible Muſe vient à l'abri de ton Nom,

EPISTRE.

Du temps qui détruit tout braver la tyrannie.
Jaloux de plaire à la poſtérité,
Je n'ai pû de l'oubli préſerver mon ouvrage,
Qu'en venant t'en faire un hommage:
Pardonne à ma témérité.
Ton Nom ſeul avec ton ſuffrage
Sont des titres certains pour l'immortalité.
O Toi dont les vertus, la ſageſſe profonde
Ont ſçû gagner le cœur du plus grand Roi du monde;
Toi, qui te conformant à ſes juſtes projets,
Travailles jour & nuit au bien de ſes ſujets,

EPISTRE.

Daigne jetter les yeux ſur une jeune
Muſe,
Qui brûloit de t'offrir un ouvrage
applaudi :
Elle a formé peut-être un deſſein trop
hardi ;
Mais l'ardeur de te plaire eſt pour elle
une excuſe.

DE LA FONT.

PRE'FACE.

Quidquid amor jussit non est contemnere tutum. Ovid.

IL est dangereux de mépriser l'amour : tôt ou tard il se venge en nous soumettant malgré nous : Voilà tout le but de cette Comédie. Il m'a paru par le succès général qu'elle a eu, que j'étois assez parvenu à la fin que j'm'étois proposée : mais je ne puis m'empêcher de répondre à quelques objections de mes amis.

Il y en qui m'ont reproché d'avoir trop précipité mon action : & ils prétendent que mes indifférens se rendent trop tôt. A l'égard de l'action précipitée, je ne pouvois faire

autrement, ayant voulu me renfermer dans un Acte. Mais dira-t-on, il falloit l'étendre en trois, ou même en cinq. D'accord : mais je ſuis d'avis que plus une action eſt ferrée, & mieux elle fait ſon effet. Pourquoi les Comédies nouvelles en cinq Actes ont-elles tant de peine à réuſſir aujourd'hui, ſi ce n'eſt parce que le ſujet en eſt ſouvent trop étendu ? A moins que d'avoir le feu de Moliere, il eſt bien difficile de tenir pendant cinq Actes le ſpectateur en haleine. Il y a toujours beaucoup de vuide dans nos Comédies modernes, & j'aurois peut-être eu le malheur de ne pas réuſſir dans le même ſujet, ſi je lui avois donné une plus longue étendue. D'ailleurs, qu'on l'examine, on verra que pour une petite piece elle a toutes ſes parties néceſſaires.

À l'égard dès indifférens qui ſe rendent trop tôt, je ne trouve pas que ce ſoit une forte objection. Qui ne ſçait que l'amour eſt l'effet d'un moment; & qu'il ne faut qu'un mutuel regard, je dis même de deux perſonnes qui ne ſe ſont jamais vues, pour produire une paſſion violente? Ainſi, ſans m'arrêter ſur cette objection, qui me paroît foible, je paſſerai à celle qu'on m'a faite ſur le caractere du Chevalier Gaſcon.

Quoiqu'il ait plu généralement à tout le monde, trois ou quatre perſonnes ont prétendu qu'il étoit trop outré, qu'il étoit trop prévenu pour lui-même; que cela n'étoit pas naturel, & qu'il n'y avoit point d'homme comme celui-là au monde. En effet, je crois qu'il n'y auroit point d'homme comme celui-là, s'il n'y avoit

point de Gaſcon au monde.

Au reſte il ſeroit à ſouhaiter que toutes les petites Comédies que l'on fait fuſſent dans un genre un peu relevé. Il n'y en a déja que trop qui tendent à la farce. N'aviliſſons point un théatre auſſi noble que le nôtre. Il faut jetter toutes ces ordures baſſes & triviales hors de la Ville, & les laiſſer aux ſpectacles groſſiers des Fauxbourgs de Paris.

ACTEURS.

ARAMINTE, mere de Lucile.
ORGON, oncle de Clidamis.
LUCILE, fille d'Araminte.
CLIDAMIS, neveu d'Orgon.
LE CHEVALIER de la Fanfaronniere.
MERLIN, valet de Clidamis.
NERINE, suivante de Lucile.
UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, chez Araminte.

L'AMOUR VENGÉ,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

NERINE, MERLIN,

MERLIN.

Ui, Nerine, je ſuis un benêt, un ſaquin,
La plus franche pécore, & le plus grand coquin,
Le garçon le plus lourd, & le plus imbecille,
Que l'on puiſſe trouver peut-être dans la Ville.
Oui, je mériterois mille coups de bâton.

NERINE.

Et moi, Merlin, je ſuis la plus ſotte guenon,
L'eſprit le plus bouché, la tête la plus dure
Que l'on puiſſe trouver peut-être en la nature;
Une buſe qu'on doit ne voir qu'avec mépris,
Indigne d'être enfin ſoubrette dans Paris:
Je n'ai jamais rien pû ſur l'eſprit de Lucile.

MERLIN.

Ni moi ſur Clidamis! C'eſt un cœur indocile;
Et nous avons raiſon de conclure, après tout,
Que nous ſommes bien ſots; car nous ſommes à bout.
Nous mériterions bien d'avoir les étrivieres.
Mais, Nerine, parlons un peu de nos affaires:
La mere de Lucile, & le Seigneur Orgon,
Oncle de Clidamis, ſont arrivés, dit-on?

NERINE.

Oui, Merlin, nous devions en tirer cent piſtoles,
Si par notre artifice & nos belles paroles
Nous avions pû forcer la fille & le neveu
A ſentir l'un pour l'autre un légitime feu.
J'ai pour les faire aimer employé ruſe, adreſſe:
Ce ſont deux cœurs quinteux, rétifs à la tendreſſe
Et Lucile, ſur-tout, en bravant les amours,
Contre leurs traits charmans a regimbé toujours.

MERLIN.

Mon Maître en fait autant: il joue, il boit, il chante;

Chez Fitre, chez Payen il a l'ame contente :
Mais ſi vous lui parlez d'une inclination.
Bagatelle, dit-il, fadaiſe, viſion.
Tout diſcours amoureux l'effarouche & le bleſſe ;
Il regarde l'amour ainſi qu'une foibleſſe ;
Et la plus belle femme avec tous ſes appas
Ne pouroit pas, je crois, lui faire faire un pas.

NERINE.

Quoi, tu ne lui peux pas mettre l'amour en tête ?

MERLIN.

J'ai fait de vains efforts, & ne ſuis qu'une bête ;
Mais mon peu de génie à la fin me ſurpreud ;
Je ſuis encor plus ſot qu'il n'eſt indifférent.
Quoi ! moi qui ſçais l'amour & tout ſon badinage,
Qui chez deux fainéans fis mon apprentiſſage ;
Moi qui dans ces cas-là ſuis un Docteur parfait,
Et connois mieux l'amour que celui qui l'a fait ;
Moi qui ſçus, pour mon compte, à cent beautés glacées
Inſpirer tant de fois d'amoureuſes penſées,
Je n'ai donc pû rien faire ! & mon art eſt à ſec !
Faut-il que mon honneur reçoive un tel échec !

NERINE.

Je crois pourtant, Merlin, ma Maîtreſſe & ton Maître
Un peu ſenſibles... mais honteux de le paroître :

MERLIN.

Bel honneur, de paroître insensible à l'amour!
Pourquoi cet artifice? à quoi bon ce détour?
Au petit Dieu qui veut qu'on soupire & qu'on aime
J'ai vingt-fois en public sacrifié moi-même.

NERINE.

Tiens, chacun se déguise; & l'on s'est fait un point
De passer en public pour ce que l'on n'est point.
L'Usurier veut paroître un prudent œconome:
Tout Procureur voudra passer pour honnête homme,
Tout âne pour Docteur, tout poltron pour César,
Tout visage en couleur pour visage sans fard:
Tout Partisan rusé, qui pille la Province,
Pour un sujet qui prend l'intérêt de son Prince:
Tout petit sous-fermier, tout traitant, tout voleur,
Pour homme délicat en matiere d'honneur:
Tout Amant un peu fier pour Amant sans tendresse,
De cette espece sont ton Maître & ma Maîtresse.
Et je crois, entre nous, qu'ils n'ont pris ce parti
Qu'afin de nous en faire avoir le démenti.

MERLIN.

Et moi je te réponds qu'ils n'aiment point.

NERINE.

Peut-être

Que ſçais-tu ?

MERLIN.

Juſqu'ici j'ai ſçû le reconnoître.
Mais fuſſent-ils de marbre, il faut que dans ce jour
Ils ſentent l'un pour l'autre un violent amour.
Non, non, je ne veux pas lâcher ainſi ma proie ;
Et je ſçaurai trouver peut-être un autre voie.
Dieu d'amour aujourd'hui daigne me protéger :
J'ai ton honneur enſemble & ma gloire à venger.
Taiſons-nous : j'aperçois la mere de Lucile,
Et l'oncle de mon Maître.

SCENE II.

ARAMINTE, ORGON, NERINE, MERLIN.

ORGON *à Merlin.*

Est-ce peine inutile?
Ne peut-on échauffer le cœur de mon Neveu?

MERLIN.

Bon! c'eſt vouloir dans l'eau faire naître le feu.

ARAMINTE *à Nerine.*

Et ma fille, Nerine, eſt donc toujours la même?

NERINE.

Oui, Madame, toujours: & le moyen qu'elle aime!
Les hommes à ſes yeux ne ſont que des trompeurs;
Et l'ombre d'un chapeau lui donne des vapeurs.

ORGON *à Araminte.*

Parbleu, de qui tient donc votre inſenſible fille?
Moi, je n'y comprends rien; car dans votre famille
On n'a jamais haï les hommes juſques là.
Pour vous, vous n'êtes point du tout comme cela.
Les jeunes gens encor vous donnent dans la vue;

Et même en les voyant vous êtes toute émue.

ARAMINTE *à Orgon.*

Mais de qui tient aussi votre glacé Neveu ?
Car pour vous, vous avez toujours l'œil plein de feu :
Jamais homme ne fut plus ardent que vous l'êtes.
Vous ne nous venez pas dire ce que vous faites :
Mais vous avez tout l'air d'un dangereux vieillard.

ORGON.

Il est vrai que je suis un terrible gaillard.

NERINE.

Moi, je doute très-fort ici que votre fille
Avec ses airs transis soit de votre famille.

ARAMINTE.

Pour aller à leur cœur n'est-il donc qu'un chemin ?

MERLIN.

Bon ! j'en ai tenté cent, & j'y perds mon latin.

ARAMINTE.

Hé bien n'en parlons plus ; puisqu'on n'y peut rien faire,
Songeons au Chevalier de la Fanfaronniere.
Il est riche & Gascon, ami de Clidamis :
Il demande ma fille.

MERLIN.

On dit qu'il s'est promis
De la rendre bien-tôt amoureuse à la rage.

NERINE.

Quoi! vous auriez pour gendre un pareil perſonnage ?

MERLIN.

Je crois que ſon bon-ſens n'eſt pas trop bien réglé.

ORGON.

Il a même, dit-on, le timbre un peu fêlé.
Mais ce qu'en lui ſur-tout je trouve d'admirable;
C'eſt qu'il ſe croit bien fait, ſpirituel, aimable,
Et qu'auprès du beau ſexe il n'a qu'à ſe montrer
Pour en être l'Idole, & s'en faire adorer.
Pour Lucile, dit-on, ce fat brûle & ſoupire,
Il croit que tôt ou tard il ſçaura la réduire,
Et que cette beauté ſi rebelle à l'amour
N'a qu'à le regarder pour aimer à ſon tour.

ARAMINTE.

Il eſt bien vrai qu'il eſt d'un plaiſant caractere,
Ridicule à l'excès : mais enfin, comment faire ?
Il faudra bien donner ma fille au Chevalier.
A tel prix que ce ſoit je veux la marier.
Je ſçai qu'il eſt Gaſcon dans ſes airs, ſes paroles.
Mais il n'eſt pas Gaſcon du côté des piſtoles;
Je l'avouerai pourtant, j'aimerois beaucoup mieux
Clidamis pour mon gendre. Il eſt plus gracieux,
Jeune, poli, bien fait. J'aurois, lorſque j'y penſe,
Reçu bien du plaiſir d'une telle alliance :
Mais c'eſt un entêté qui ne veut point aimer,

Et que femme jamais n'aura l'art de charmer.

ORGON.

Ah, Madame, attendons : rien encor ne nous preſſe,

MERLIN.

Je leur veux aujourd'hui donner de la tendreſſe.
Oui, s'ils ne s'aiment pas ce jour même, demain,
Madame, vous pourez diſpoſer de ſa main.
Mais j'aperçois venir en plaiſant équipage
Le Chevalier Gaſcon.

SCENE III.

ARAMINTE, ORGON, LE CHEVALIER, MERLIN, NERINE.

LE CHEVALIER *entrant bruſquement.*

AH, cadedis, j'enrage,
Palſambleu, j'y renonce : ah ! que j'ai dé malheur.

ARAMINTE.

Q'avez vous, Chevalier ?

LE CHEVALIER *d'un air fâché.*

Madame, ſerbiteur.
Parbleu, j'ai qué jé ſuis accablé par les Dames.

Faut-il qué jé ſois né pour enchanter les femmes!
Mais, d'y ſuffire ſeul, oh ma foi, jé né puis.
Quoi, c'eſt á qui m'aura! Boyez comme je ſuis.
Ouf, je ſuis eſſoufflé... Trois Dames des plus belles
M'ont mis tout hors d'haleine, & boulant auprès d'elles
M'obliger à reſter malgré moi trop long-temps,
Par force ont rétenu mon épée & mes gants.
Elles m'ont tiraillé pendant près d'un quart d'heure.
Si cela continue, il faudra qué jé meure.
Non, jé n'y puis tenir dabantage; & je croi.
Qu'il faudra déſerter dé Paris malgré moi.

NERINE.

En vérité, Monſieur, vous êtes bien barbare
De faire ainſi ſouffrir, en vous rendant ſi rare,
Un ſexe qui ne veut que vous voir, vous parler,
Et qui pour vous enfin eſt ſi prompt à brûler.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi brûle-t-il ſi vîte? Mais, Madame,
Jé biens pour bous parler de ma noubelle flamme:
N'allez pas l'étouffer par des difficultés;
Car enfin tous mes feux vers elle ſont butés.

ARAMINTE.

Ma fille eſt inſenſible, & ne veut point ſe rendre.
Croyez-vous, Chevalier, pouvoir la rendre tendre?
Croyez-vous, dites-moi, que ce farouche cœur
Veuille en vous aujourd'hui reconnoître un vainqueur?

LE CHEVALIER.

Cómment! ſi jé lé croi?

MERLIN.

Lui? s'il le croit? La peſte!
Je ſuis ſûr que Monſieur ne le croit que de reſte.

LE CHEVALIER.

Madame, jé né beux que la boir un moment,
Et l'amour dans ſon cœur naîtra, ſubitement.
Ah cadedis! s'il faut pouſſer une fleurette,
S'il faut brûler un cœur d'une flamme ſecrette,
S'il faut s'en faire aimer, parlons dé bonne foi,
Là, Madame, entre nous, qui lé peut mieux qué moi?
S'il faut aboir pour plaire une figure aimable,
S'il faut être poli, complaiſant, agréable,
S'il faut en moins d'un jour mettre un cœur ſous ſa loi,
Fût-ce un cœur dé rocher, qui lé peut mieux qué moi?
S'il faut avoir l'eſprit plein dé délicateſſe,
S'il faut en mots choiſis exprimer ſa tendreſſe,
D'un ribal, d'un mari s'il faut être l'effroi,
S'il faut regner par-tout, qui lé peut mieux qué moi?

ORGON.

Que ce Gaſcon eſt vain!

MERLIN.

C'eſt là l'humeur gaſconne;

Et l'on voit bien qu'il vient des bords de la Garonne.

LE CHEVALIER.

Pour moi, jé né connois qu'un ſeul de mes amis
Qui mé reſſemble.

ORGON.

Et qui, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

Clidamis.

MERLIN *vîte.*

Je ne vois entre vous qu'un peu de différence :
Vous êtes plein d'amour, lui plein d'indifférence :
Vous aimez fort le ſexe, il aime fort le jeu :
Il eſt froid comme glace, & vous chaud comme feu :
Vous raiſonnez beaucoup, il ne raiſonne gueres :
Vous êtes ſans façon, il a d'autres manieres :
Il eſt traitable & doux, vous êtes turbulent :
Il peſe au plus ſix vingts, & vous peſez ſix cent.
Voilà vos deux portraits ? Hé bien, que vous en ſemble ?
Ne vous trouvez-vous pas un grand rapport enſemble ?

LE CHEVALIER.

Il eſt pourtant certain qué ſans ſa froide humeur
Il pouroit comme moi s'aſſujétir un cœur :
Son mérite & ſé mien ſont au rez de chauſſée.
Il mé baut preſque, au moins : jé dis net ma penſée.

Cependant pour Lucile on bouloit l'enflammer ;
On n'a rien oublié pour la lui faire aimer ;
Mais cé n'eſt pas ſon fait ; & jé ſuis ſeul capable
Dé dompter par mes ſoins cet objet indomptable,
Pour elle jé rénonce à tout le ſexe entier.
Déja mon cœur ardent brûle comme un brazier ;
Oui cadédis, je ſens qu'il eſt réduit en cendre,
Si bous né mé prénez bien, tôt pour botre gendre.

Madame, finiſſons ces diſcours ſuperflus ;
Car jé ſuis aux abois, & mon cœur n'en peut plus.

ARAMINTE.

Il faut auparavant en parler à ma fille ;
Allez, propoſez-lui d'entrer dans ma famille ;
Fléchiſſez, s'il ſe peut, cette farouche humeur,
Faites-la conſentir, j'y conſens de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Quoi, c'eſt donc là lé nœud ? Il né faut qué lui plaire ?
C'eſt une affaire faite. Adieu, ma belle mere.

SCENE IV.

ARAMINTE, ORGON, MERLIN, NERINE,

MERLIN.

AH le drôle de corps !

NERINE.

Il ne tient rien, ma foi,
S'il croit se faire aimer de Lucile.

ARAMINTE.

Et pourquoi ?

ORGON.

Quoi, vous lui donneriez Lucile ? En conscience,
Madame, y pensez-vous ?

ARAMINTE.

Oui sans doute j'y pense.

ORGON.

Lucile & mon neveu pouront s'aimer un jour.
Il faut bien tôt ou tard qu'on se rende à l'amour.

ARAMINTE.

Si le Gascon lui plait, & s'il sçait la réduire,
J'ai donné ma parole, & ne m'en puis dédire.

NERINE.

Lui, réduire Lucile ? Elle est de trop bon goût ;

Un magot tel que lui n'en viendra pas à bout.

MERLIN *rêvant un peu.*

Attendez.., je conçois un projet admirable.
Oui... Non.., Si fait.., Parbleu, le tour eſt impayable!
Ils tomberont tous deux dans mes lacqs, ſûrement.
Nerine, écoute-moi.

Il lui parle à l'oreille.

NERINE.

Parle plus clairement.

MERLIN *lui parlant à l'oreille.*

Fais ce que je te dis, va trouver ta Maîtreſſe;
Moi, je vais préparer mon Maître.

ORGON.

Comment, qu'eſt-ce?

ARAMINTE.

Quel deſſein avez-vous?

MERLIN.

Lucile & Clidamis
S'aîmeront dans ce jour: c'eſt moi qui vous le dis.

ORGON.

Bon! tu nous as bercé cent fois du même conte.

ARAMINTE.

Si l'humeur de Lucile à changer eſt ſi prompte,
Elle refuſera la main du Chevalier:
On peut à Clidamis en ce cas la lier,

Pour moi, je le veux bien, & je prendrai pour gendre
Celui que pour époux ma fille voudra prendre :
Elle a le choix des deux.

MERLIN.

Malgré ſes airs glacés,
Mon Maître l'aimera plus que vous ne penſez.
Mais je le vois venir. Allez, laiſſez-moi faire.
Toi, Nerine, va vite, & ſonge à notre affaire.

SCENE V.

CLIDAMIS, MERLIN.

MERLIN *à part.*

POur le rendre amoureux voici mon dernier tour.
Il ne faut qu'un moment pour prendre de l'amour.
Si dans le piége adroit que je m'en vais lui tendre
Son cœur ne donne pas, je fais vœu de me prendre,
Je vous cherchois, Monſieur.

CLIDAMIS.

Qu'eſt ce que tu me veux?
Eſt-ce pour me tenir des diſcours amoureux?
Je t'en ai déja fait une défenſe expreſſe.

Ce faquin

Ce faquin vient toujours me parler de maîtreſſe.
Il faut qu'on l'ait payé ſûrement pour cela :
Il m'étourdit toujours de ces fadaiſes-là.
Mais, ſi tu viens encor pour me parler de femme ;
Maraut, ſous le bâton je te fais rendre l'ame.

MERLIN.

Monſieur, cela ſuffit.

CLIDAMIS.

J'aime trop mon repos ;
Et l'amour entre nous n'eſt bon que pour les ſots.

MERLIN.

Monſieur, c'eſt fort bien dit. Parlons donc d'autre choſe.
Votre ami le Gaſcon aujourd'hui ſe propoſe
De réduire Lucile, & prétend l'épouſer.

CLIDAMIS.

Parbleu, dans ſon calcul il pouroit s'abuſer.
Lucile n'aime rien : elle eſt trop raiſonnable
Pour donner de ſes jours dans un foible ſemblable.
L'amour eſt à ſon cœur auſſi fade qu'au mien.
Mais qu'il s'en faſſe aimer, s'il peut... Je le veux bien.

MERLIN.

Bon, elle a le cœur pris pour un autre.

CLIDAMIS.

Quel conte !

MERLIN.

Et ſon air fier en tient à préſent pour ſon compte.

CLIDAMIS.

Et d'où ſçais-tu cela ?

MERLIN.

D'elle-même.

CLIDAMIS.

Qui, toi ?

MERLIN.

Oui, nous avons parlé là-deſſus elle & moi.
Déja ſa paſſion eſt montée à l'extrême.

CLIDAMIS.

Et dis-moi, connois-tu la perſonne qu'elle aime ?
Eſt-ce un homme bien fait ?

MERLIN.

Oui, le mieux fait de tous.

CLIDAMIS

Aimable ?

MERLIN

Fort aimable.

CLIDAMIS.

Et quel eſt il ?

MERLIN.

C'eſt vous.

CLIDAMIS.

Maraut !

MERLIN.

Comment, maraut ! C'eſt la vérité pure.

CLIDAMIS.

Oſes-tu ſoutenir une telle impoſture ?

MERLIN.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; écoutez ſeulement :
Elle m'a fait venir dans ſon appartement,
Elle m'a demandé d'abord de vos nouvelles ;
Si vous étiez toujours auſſi froid pour les belles ;
Que c'étoit grand dommage, avec un air de Cour,
D'avoir un cœur farouche & rebelle à l'amour :
Que vous êtiez bien fait, charmant, digne d'eſtime,
Mais que l'indifférence en vous étoit un crime :
Que ce qu'elle en diſoit ne la regardoit pas ;
Mais que le ſexe entier en murmuroit tout bas :
Que ſon cœur étoit froid tout autant que le vôtre ;
Que c'étoit bien en l'un, & c'étoit mal en l'autre :
Qu'elle, elle avoit raiſon de blâmer les amours.
Mais pour moi, dans ſes yeux, comme dans ſes diſcours,
Je voyois clairement ſa paſſion naiſſante,
Et qu'elle n'étoit plus pour vous indifférente.

CLIDAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Mais, Merlin. c'eſt tant pis pour elle aſſurément,
Je connois là-deſſus mon humeur naturelle ;
Et je n'aurai jamais aucun retour pour elle.
Je mourrois, ſi j'avois le foible de l'aimer.

MERLIN.

Mon Dieu, ne jurez point : elle peut vous charmer.

Sçavez-vous qu'elle eſt belle, & qu'elle eſt très aimable ?

CLIDAMIS.

Oh pour aimable, non : elle eſt aſſez paſſable.

MERLIN.

Elle a des yeux parlans, vifs, brillans, pleins de feu.

CLIDAMIS.

Elle, les yeux brillans ! elle les a fort peu.

MERLIN.

Elle a l'eſprit divin, la taille fort mignonne.

CLIDAMIS.

Je la trouve commune en toute ſa perſonne.

MERLIN.

Et je ſerois bien fier à votre place, moi,
Si j'avois ſçu ranger un tel cœur ſous ma loi.

CLIDAMIS.

Mais ce que tu me dis eſt-il bien véritable ?
Eſt-il ſûr qu'en effet elle me trouve aimable ?

MERLIN.

Comment, vous en doutez ?

CLIDAMIS.

Parbleu, je n'en crois rien.

MERLIN.

Avec elle, pour voir, ayez un entretien...

Ah, tenez, par plaiſir, il faut faire une choſe,
D'un ſi prompt changement pour apprendre la cauſe.
Je voudrois lui jouer un aſſez plaiſant tour :
Je feindrois de ſentir pour elle un peu d'amour ;
Je viendrois lui conter mille douceurs nouvelles,
Et même à ſes genoux j'en dirois des plus belles.
Lucile donnera d'abord dans le panneau.
Et pour vous, jouiſſant d'un triomphe ſi beau,
Vous vous applaudirez dans le fond de votre ame
D'avoir d'un cœur glacé fait un cœur tout de flamme ;
Et vous pourez en rire après tout à loiſir.

CLIDAMIS.

Parbleu, je voudrois bien me donner ce plaiſir.

MERLIN *à part.*

Bon ! il donne dedans : c'eſt ce que je demande.

CLIDAMIS.

En vérité, Merlin, ſa foibleſſe eſt bien grande !
Peut-on avoir ſi peu de force dans l'eſprit ?
A ſa place, pour moi, je mourrois de dépit.
Oh parbleu, j'aurai bien plus de ſoin de ma gloire.
Mais pour mieux m'éclaircir, je veux lui faire accroire
Que de ſes agrémens mon cœur eſt enchanté,
Et par ce tour adroit ſçavoir la vérité.
En riant.
Que dans le fond du cœur je vais me moquer d'elle !

Ah, la plaiſante choſe !

MERLIN.

Elle eſt aſſez nouvelle.

CLIDAMIS *riant toujours.*

Ah palſambleu, j'eſpere en rire plus d'un jour...
Viens, Merlin : allons voir, pour bien feindre l'amour,
Quel chemin, & quel ton à peu près il faut prendre.

MERLIN *à part.*

Il eſt dans le panneau que je lui voulois tendre:
De ſon côté Nerine aura fait ſon devoir....
Mais allons juſqu'au bout; c'eſt où je les veux voir.

SCENE VI.

NERINE. MERLIN.

MERLIN.

NErine vient..Hé bien, comment va notre affaire ?
Car enfin ton ſecours ici m'eſt né eſſaire.

NERINE.

J'ai fait tomber Lucile enfin dans mes filets.
Elle croit Clidamis épris de ſes attraits ;

Elle a fait là-deſſus de grands éclats de rire.
Hé bien, puiſque j'ai ſçu ſans deſſein le réduire,
Je veux, m'a-t-elle dit, pour flatter ſon amour,
A ſecter par plaiſir d'avoir quelque retour.
Je viens de la laiſſer. Elle rit, elle danſe,
Et compoſe des airs ſur ſon indifférence.
J'entends... Elle va ſe rendre ici dans peu.

MERLIN.

Et moi, je vais trouver mon Maître:. Sans adieu.

SCENE VII.

LUCILE, NERINE.

LUCILE *en entrant chante.*

NOn, je ne veux jamais aimer:
L'amour fait trop verſer de larmes.
Les plus cruels tourmens ſuivent ſes plus doux charmes.
Comment peut-on ſe laiſſer enflammer?
Non, je ne veux jamais aimer.
Je ris, je chante, je badine:
Si les amans ſont fins, je ſuis encor plus fine:
Jamais aucun ne ſçaura me charmer.
Non, je ne veux jamais aimer.

NERINE.

Vous riez, vous chantez; oubliez-vous, Madame;

Les maux de Clidamis, & ſa nouvelle flamme ?

LUCILE.

Hé quoi, ſans le vouloir, j'ai donc ſçû l'enflammer ?
Tu dis qu'il n'a pû voir mes attraits ſans m'aimer ?

NERINE.

Oui, Madame; & vos yeux en ont toute la gloire.

LUCILE,

Que je ſens de plaiſir d'une telle victoire !
Non que je veuille aimer; mais c'eſt par vanité.

NERINE.

Il faut que vous n'ayiez guères de charité.
Clidamis ſent pour vous la plus vive tendreſſe,
Et ſans vous il n'auroit jamais eu de foibleſſe;
Et vous voyez cela ſans vous en attendrir ?
Vous ne vous rendez point ?

LUCILE.

J'aimerois mieux mourir
Et qu'eſt-ce que l'amour ? Une pure folie.
Nerine, j'ai fait vœu de n'aimer de ma vie.
Tu dis que Clidamis doit venir en ce lieu
De ſon nouvel amour me faire un tendre aveu :
Je l'attends, & je veux par une adreſſe extrême
Le duper, & lui faire accroire que je l'aime.
Il me croira peut-être; & j'aurai le plaiſir
De me moquer après de lui tout à loiſir.

NERINE.

Quoi, vous moquer encor! ma foi, c'eſt conſcience

LUCILE

LUCILE.

J'en conviens : car enfin, je t'en fais confidence,
Si le Ciel m'avoit fait un cœur plus animé,
Il me ſemble, entre nous, que je l'aurois aimé.
Pour les hommes tu ſçais combien forte eſt ma haine ;
Mais je vois celui-là ſans contrainte & ſans peine.
Je l'eſtime même.

NERINE.

Oui ?

LUCILE.

Mais je ne l'aime pas.

NERINE.

De l'eſtime à l'amour vous n'avez plus qu'un pas.
Mais c'eſt cet homme-ci qui ſçaura bien vous plaire.

LUCILE.

Qui donc ?

NERINE.

Le Chevalier de la Fanfaronniere.

SCENE VIII.

LUCILE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

BOn jour, la belle enfant, dites la bérité,
Ma préſence bous ba rabir la liberté?
Sandis, c'eſt pour lé coup que bous allez bous rendre.
Botre mutin dé cœur beut en bain ſe défendre;
Il commence déja très fort à s'ébranler.
Et donc! ce petit cœur beut-il capituler?
Serai-jé lé bainqueur dé la belle Lucile?

LUCILE.

Monſieur le Chevalier, en un mot comme en mille,
Votre mérite ſeul peut vous faire eſtimer:
Mais beaucoup moins qu'un autre il ſçaura me charmer:
Je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Pourquoi feindre, Madame?
Jé connois dans les yeux lés moubémens de l'ame;
Et déja mon abord bient dé bous mettre en feu,

J'ai dé botre maman la parole & l'abeu.
A ma poſſeſſion mille femmes aſpirent :
beulent m'aboir, toutes brûlent, ſoupirent ;
Je bous préfere à tout : bous êtes mon tréſor,
Et comme à la plus belle, à bous la pomme d'or.

LUCILE.

Qui, moi ? Je n'en veux point, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

La ruſée !
Sa réponſe eſt, ma foi, bien loin dé ſa penſée.

NERINE.

Vous croyez donc, Monſieur, qu'on vous aime ?

LE CHEVALIER.

Oui braiment.

NERINE.

Et bien vous vous trompez, Monſieur, très-lourdement.
Et l'on verroit bien-tôt la fin de la nature,
Si j'etois ſeule au monde avec votre figure.

LE CHEVALIER.

Ah ſotte, tu mens bien.

NERINE.

Non, ma foi.

LE CHEVALIER.

Mais pour bous ;
La belle, je beux être aujourd'hui botre époux.
Je crois qu'ayant tous deux une aſſez bonne grace,

Il ſortira dé nous une aſſez belle race.
Dites, qu'en penſez-bous ?

LUCILE.

Ah quel extravagant.

LE CHEVALIER.

Bous né répondez rien : qui né dit mot conſent ;
Adieu. Je bais trouber botre mere Araminte,
Lui dire qu'abec moi bous employez la feinte ;
Qué n'oſant par fierté déclarer botre amour,
Bous brûlez de m'aboir pour époux dès ce jour.

LUCILE.

Je ne veux point de vous, encor un coup.

LE CHEVALIER.

Quel conte !
Jé bais faire dreſſer lé contrat à bon compte ;
Car enfin bous m'aimez, jé m'en aperçois bien.
Bous diriez cent fois non, qué jé n'en croirois rien.

SCENE IX.

LUCILE, NERINE.

NERINE.

CE fou poura gagner l'eſprit de votre mere.
Et peut-être iront-ils après chez le Notaire.

LUCILE.

On ne forcera point mon inclination.
Parlons de Clidamis, & de ſa paſſion.
Quoi ! cet indifférent devient ſenſible ? il m'aime ?
Je n'en puis revenir.

NERINE.

On entre . . . C'eſt lui même.

LUCILE.

Que je vais en ſecret me bien moquer de lui.

SCENE X.

LUCILE, NERINE *d'un côté du Théatre*, CLIDAMIS, MERLIN *de l'autre côté.*

MERLIN *bas à son Maître.*

VOus voulez donc, Monsieur, rire aux dépens d'autrui ?

CLIDAMIS *à part.*

Je veux voir par plaisir tout ce qu'elle a dans l'ame,
S'il est vrai que l'amour si fortement l'enflamme :
Et j'en veux rire après dans le fond de mon cœur.

MERLIN *bas.*

Dans ses yeux inquiets on voit sa folle ardeur.

LUCILE *à Nerine.*

Vois-tu son embarras ? Il veut parler, il n'ose.

CLIDAMIS *à part.*

Parbleu, voyons comment elle prendra la chose.

MERLIN *bas à part.*

Allons, Monsieur, feignez d'être bien amoureux.

NERINE *bas à part.*

Vous, Madame, feignez de répondre à ses feux.

CLIDAMIS *venant précipitament vers Lucile.*

Madame, quel bonheur vous présente à ma vue ?

Quoi c'eſt vous! Mais, ô Ciel! que mon ame eſt émue!
Que le feu de vos yeux, que vos divins appas
Font naître dans mon cœur de différens combats!
Que je ſuis malheureux!

LUCILE.

Vous, malheureux?

CLIDAMIS.

Madame,
Si vous pouviez ſçavoir le ſecret de mon ame...
Mais ce ſont des tourmens que je dois renfermer.
L'amour ne permet pas qu'on oſe vous aimer.

LUCILE.

Comment? Que dites-vous?... Quoi, ſeroit-il poſſible
Que mon peu de beauté vous eût rendu ſenſible?
Je n'oſe me flatter d'un bonheur ſi parfait.

CLIDAMIS *riant.*

Elle donne dedans, Merlin.

MERLIN.

Oh, tout-à-fait.

CLIDAMIS.

L'ai-je bien entendu? Quoi, charmante Lucile,
L'accès dans votre cœur me ſeroit-il facile?
Vous n'oſez, dites vous, vous flatter du bonheur
De me voir votre amant, de regner dans mon cœur

Que cet aveu me plaît dans votre belle bouche !
Sans vous toujours mon cœur auroit été farouche :
Vos yeux l'ont ſçu toucher par leurs attraits puiſſans,
Et je leur ſçai bon gré des plaiſirs que je ſens.

NERINE *à part.*

Madame, voyez-vous ? Il gobe la pilule.

MERLIN *à part à Clidamis.*

Continuez toujours, puiſqu'elle eſt ſi crédule.

LUCILE *riant.*

Cela me divertir ; car il le prend fort bien.

CLIDAMIS.

Que dites-vous, Madame ?

LUCILE.

Hélas ! je ne dis rien,
Je tremble ſeulement que toutes vos paroles
Ne ſoient, pour mon malheur, que des diſcours frivoles.
Peut-être parlez-vous d'amour ſans le ſentir,
Clidamis, vous voulez ici vous divertir.

CLIDAMIS *aux genoux de Lucile faiſant le paſſionné.*

Moi, je feindrois d'aimer ! ah Ciel ! qu'elle injuſtice !
Quoi, voudrois-je avec vous employer l'artifice ?
Faut-il vous le jurer, Madame, à vos genoux ?
Mon cœur n'aime, ne veut, n'idolatre que vous :

J'en jure par vos yeux, par ces yeux adorables
Dont le moindre regard fait tant de miſérables.

LUCILE *ſoupirant.*

Ah, Nerine!

NERINE.

Quoi donc?

LUCILE *à Nerine.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.
Je voulois le railler, je ſens que je ne puis.

NERINE.

Hé quoi, dans un moment ce cœur n'eſt plus de glace?

LUCILE *toute déconcertée.*

Clidamis, levez-vous... j'abandonne la place.
Un trouble affreux m'agite... Ah, Nerine, ſuis-moi.
Ciel! falloit-il le voir?

NERINE.

Elle en tient, par ma foi.

SCENE XI.

CLIDAMIS, MERLIN.

MERLIN *riant.*

AH que voilà, Monſieur, un beau ſujet pour rire !
D'une telle foibleſſe, hé bien, qu'allez-vous dire ?
Riez donc . . vous rêvez . . . vous ne répondez rien.
Ah, vous l'aimez.

CLIDAMIS.

Moi, non : mais, Merlin, ſçais-tu bien
Qu'à bien l'examiner elle eſt aſſez aimable.

MERLIN.

Oh pour aimable, non : elle eſt aſſez paſſable.

CLIDAMIS.

Elle a des yeux parlans, vifs, brillans, pleins de feu.

MERLIN.

Elle, les yeux brillans ! elle les a fort peu.

CLIDAMIS.

Elle a l'eſprit divin, la taille fort mignonne.

MERLIN.

Fi donc ! elle eſt commune en toute ſa perſonne.

CLIDAMIS.

As-tu bien remarqué, Merlin, ſon embarras ?

MERLIN.

Et vous dites, Monſieur, que vous ne l'aimez pas ?

CLIDAMIS.

Non vraiment.

MERLIN.

Pourquoi donc en faites-vous l'éloge ?
Vous me croyez donc dupe, ou bien un Allobroge ?
Et morbleu, vous l'aimez; & je m'en aperçoi.

CLIDAMIS.

Ah, mon pauvre Merlin, je le crois comme toi.
En feignant à ſes pieds une ſincere flamme,
L'amour adroitement s'eſt gliſſé dans mon ame;
Et ce Dieu, dont je ſuis la victime aujourd'hui,
Venge tous les mépris que je faiſois de lui.

MERLIN.

Je vous l'avois prédit; vous avez pû m'entendre :
Il ne faut en amour qu'un moment pour ſe rendre.

CLIDAMIS.

Quoi, l'amour que j'éprouve eſt l'effet d'un moment !
Et pour ſureroît de maux j'aime encor mon tourment !

MERLIN *à part.*

Ma foi, je ſçavois bien avec mon ſtratagême
Qu'ils s'aimeroient tous deux.

CLIDAMIS.

Mon amour eſt extrême.
Allons trouver ſa mere & mon oncle au plutôt,
Mon cher Merlin; je vais les prier comme il faut
D'accorder à mes vœux la charmante Lucile.
Sans ſa poſſeſſion je ne ſuis plus tranquile:
Je meurs ſi nos parens nous ſéparent tous deux.
Ah, que par cet hymen je deviendrois heureux!

MERLIN.

De Lucile, Monſieur, je vois venir la mere
Avec le Chevalier de la Fanfaronniere.

CLIDAMIS.

Comment l'entretenir de mon nouvel amour?

MERLIN.

Quand on aime, Monſieur, on ne reſte pas court.

SCENE XII.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, CLIDAMIS, MERLIN.

LE CHEVALIER.

AH, mon cher, té boilà ; je brûlois dé t'apprendre
ue Madame aujourd'hui m'a choisi pour son gendre.

CLIDAMIS *surpris.*

Quoi, Madame, est-il vrai ? Vous allez marier
Votre adorable fille avec le Chevalier ?

ARAMINTE *à Clidamis.*

La chose est résolue, & déja le Notaire
A dressé le contrat pour terminer l'affaire.
J'avois promis Lucile à votre oncle pour vous ;
Notre dessein étoit de vous voir son époux :
Je cherchois avec joie une telle alliance ;
Mais rien n'est comparable à votre indifférence ;
Et ma fille sur tout est pour vous sans appas.
Je vois bien, Clidamis, qu'elle ne vous plaît pas.
Ce jour même Merlin s'est fait fort que Lucile
Pouroit vous enflammer ; mais c'est peine inutile ;
Je ne veux point forcer les inclinations,

Et ma fille prendra mes réſolutions.
Votre oncle deſiroit qu'elle fût votre femme:
Mais un autre en ce jour a ſçû toucher ſon ame.
Le ſort le veut ainſi... Je vous laiſſe en ce lieu,
Et je m'en vais mander notre Notaire.... Adieu.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, CLIDAMIS, MERLIN.

CLIDAMIS.

AH, Merlin, faut-il perdre ainſi tout ce que j'aime?
J'ai des tentations de me tuer moi-même.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? tu parles ſeul, tu jures dans tes dents.
Sur ma bictoire au moins fais-moi des complimens;
Bois comme j'ai ſoumis cette beauté féroce.
Mé feras-tu l'honneur dé benir à ma nôce?
Je t'y beux boir danſer & boire comme un trou.
Tu né mé réponds rien: cadedis, es-tu fou?
Tu mé parois aboir quelques ſoins dans la tête;
Apprends-lés moi.

MERLIN.

Monſieur, votre nôce s'apprête :
Mon Maître a du chagrin, laiſſez-nous un moment.

LE CHEVALIER.

Jé né lé quitte point. Qu'eſt-ce à dire ? comment ?
Es-tu fâché, dis-moi, qué j'épouſe Lucile ?

CLIDAMIS.

Hé laiſſez-moi, Monſieur.

LE CHEVALIER *fierement*,

Ah, rien n'eſt plus facile,
Jé bous laiſſe, Monſieur, avec votre air grognard :
Bous né méritez pas qué l'on y prenne part.

SCENE XIV.

CLIDAMIS, MERLIN.

CLIDAMIS.

MErlin.

MERLIN.

Monſieur,

CLIDAMIS,

Tu vois comme le ſort m'accable
Dis-moi, vit-on jamais amant plus miſérable ?
A peine de l'amour je goute les douceurs,

Qu'il me fait auſſi-tôt éprouver ſes rigueurs :
Tout ce que je craignois, par un malheur étrange,
M'arrive dans ce jour.

MERLIN.

Monſieur, l'amour ſe venge.

CLIDAMIS.

Mais crois-tu que Luciſe aime le Chevalier ?
Penſes-tu que ſi-tôt elle ait pû m'oublier ?
Qu'en crois-tu ? dis donc.

MERLIN.

Moi ? je crois qu'elle vous aime ;
Et vous pouvez, Monſieur, le ſçavoir d'elle-même.
Ici fort à propos elle tourne ſes pas.

CLIDAMIS.

Parlons-lui pour ſortir au plutôt d'embarras.

SCENE XV.

LUCILE, CLIDAMIS, NERINE, MERLIN.

LUCILE *à part à Nerine.*

AH ! pourquoi, m'as-tu dit que j'en étois aimée ?
Je ſens que maintenant mon ame en eſt charmée :
Oui, je l'aime à mon tour.

CLIDAMIS,

CLIDAMIS.

Ah, Merlin, entends-tu ?
Elle l'aime, dit-elle : ah Ciel ! je ſuis perdu.

MERLIN

Bon ! Monſieur, c'eſt de vous qu'elle parle.

CLIDAMIS.

Ah, Madame,
Sur un ſoupçon cruel éclairciſſez mon ame.
L'on donne au Chevalier votre main en ce jour :
Il vous a ſçu, dit-il, inſpirer de l'amour.
Quoi, ne ſerois-je aimé de vous qu'en apparence ?
Et m'auriez-vous flatté d'une vaine eſpérance ?
Vous ne répondez point... mon malheur eſt certain.

LUCILE.

Que vous importe à qui l'on deſtine ma main ?
Non, vous ne m'aimez pas, & vous vous contrefaites :
Je puis le préſumer, de l'humeur dont vous êtes.

CLIDAMIS.

C'eſt plutôt vous, Madame, & je le vois fort bien,
Qui feigniez de m'aimer lorſqu'il n'en étoit rien.

LUCILE.

Ah, c'eſt vous, Clidamis.

MERLIN.

Bon, voici du grabuge.

NERINE *se mettant entre eux deux.*

Sur votre différend il faut que je vous juge :
Je vais vous expliquer si dans le fond du cœur
Vous sentez l'un pour l'autre une sincere ardeur.
J'ai servi fort long-temps un fameux Alchimiste,
Et qui sur-tout étoit bon Phisionomiste :
Il m'a souvent montré des regles de son art ;
Et je vais dans vos yeux, avec un seul regard,
Sçavoir si vous avez du penchant l'un pour l'autre.
Donnez-moi votre main ; & vous, donnez la vôtre.

LUCILE *retirant sa main.*

Mais, Nerine...

NERINE.

Mon Dieu, faites ce que je dis.
Vous, Mon sieur Clidamis, soyez assez hardi
Pour baiser cette main, si votre cœur l'adore.
Bon... Encor une fois... Fort bien. Baisez encore.

MERLIN.

Que Diable fais-tu donc ? Ah, pour le coup voilà
Un assez plaisant art que l'on t'a montré là.

NERINE.

Tais-toi, Butor.. Voyons un peu, Mademoiselle.
Comment ! peste ! le feu dans vos yeux étincelle.
Que je vous voie aussi, vous. Ah, vous rougissez ;
Et vous avez tous deux des airs embarrassés :

Allez, vous vous aimez tous deux à la folie.

CLIDAMIS.

Oui, je l'aime, & je veux l'aimer toute ma vie.

LUCILE.

Et cet amour fera tous mes vœux les plus doux.

CLIDAMIS.

Un autre cependant doit être votre époux,
Belle Lucile, hélas! Sçachez que votre mere
Doit bien-tôt en ces lieux amener le Notaire.

LUCILE.

Non, à d'autre qu'à vous je ne ſerai jamais.

CLIDAMIS.

Promettez-le moi donc.

LUCILE.

Oui, je vous le promets.

SCENE DERNIERE.

ARAMINTE, ORGON, LUCILE, CLIDAMIS, LE CHEVALIER, NERINE, MERLIN, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *à Araminte.*

MAdame, en bon état vous trouverez les choſes.
J'ai ſelon vos ſouhaits dreſſé toutes les clauſes.

ORGON *à Araminte.*

Qui vous preſſe, Madame, & pourquoi vous hâter?
Dans un ſemblable hymen il faut plus conſulter.
Mon Neveu conviendroit mieux à votre famille.

ARAMINTE.

C'eſt un indifférent qui n'aime point ma fi

LE CHEVALIER.

Parbleu, qu'il l'aime, ou non; s'agit-il dé céla?
La belle enfant, boyez botre époux, lé boilà.
Bientôt bous jouïrez dé toute ma perſonne.
Elle en rit dans ſon ame... Ah, petite friponne
Tu boudrois bien déja mé tenir dans tes bras.

LUCILE

Monſieur, ces ſots diſcours ne me conviennent pas.
Qui vous! J'aimerois mieux mille fois être morte,
Que d'avoir pour époux un homme de la ſorte.

ARAMINTE.

Quoi, Chevalier, tantôt ne m'avez-vous pas dit,
Que vous aviez gagné ſon cœur & ſon eſprit?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

ARAMINTE.

Cependant vous l'entendez vous-même:

LE CHEVAIER.

Elle dit toujours non; mais je ſçai qu'elle m'aime.

LUCILE.

Sçachez plutôt, Monſieur, qu'à votre air ſuffiſant
Vous paſſerez par tout pour un extravagant.

LE CHEVALIER.

Quoi, des airs mépriſans! Boyez la ridicule.
Ma foi, dé l'épouſer jé mé ferois ſcrupule.
Jé la mets au deſſous dé mes reſſentimens:
Elle né connoît pas lé mérite des gens.
Aſſez d'autres ſans elle aſpirent à mé plaire.
Bous né méritez pas qu'on ſé mette en colere,
Riant.

Ah, qué boila des gens bien sots & bien confus!
Ils perdent leur fortune en ne mé tenant plus.

Il s'en va,

CLIDAMIS.

Heureux événement pour un cœur pleind de flammes!
Ah, Madame, apprenez le secret de nos ames:
J'adore votre fille, & j'ose me flatter
Que son cœur pour époux voudra bien m'accepter.
N'y consentez-vous pas, adorable Lucile?

LUCILE.

Un tel consentement n'a rien de difficile;
Puisque mon cœur s'en fait un bonheur trop charmant.

ARAMINTE.

Comment! vous m'étonnez!

ORGON.

Quel nouveau changement!

ARAMINTE.

L'agréable surprise! Embrasse-moi, ma fille.

ORGON *à Clidamis.*

Embrasse-moi, toi: va, tu sors de ma famille.

ARAMINTE.

Comment donc ont-ils pû changer si-tôt d'humeur?

MERLIN.

Je vous l'expliquerai: j'en suis le seul auteur.

ARAMINTE.

Nous avons à propos avec nous le Notaire:

Entrons & raiſonnons pour conclure l'affaire.

MERLIN.

Et qui de tous mes ſoins me récompenſera ?

CLIDAMIS *s'en allant, & donnant la main à Lucile.*

Ne t'embarraſſe point, c'eſt un ſoin qu'on aura.

MERLIN *à Nerine.*

Hé bien, dis-moi, Nerine, en ferons-nous de même ?

Déja depuis long-temps tu ſçais bien que je t'aime.

NERINE.

Tope, je le veux bien.

MERLIN.

Mon ſort eſt trop heureux.

Meſſieurs, l'on vient d'offrir un exemple à vos yeux :

Vous voyez qu'on ſe rend lorſque moins on y penſe.

Ne vous vantez jamais de votre indifférence.

Pour moi, Meſſieurs, de vous je vais prendre congé.

L'amour eſt par mes ſoins triomphant & vengé.

FIN.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMÉDIE.

A

MONSIEUR

MONSIEUR LE MARQUIS DE COURCILLON,

GOUVERNEUR DE LA PROVINCE

DE TOURAINE.

ALLEZ, *soyez obéissante*,
Partez Muse. Quoique vos vers
Soient des présens peu dignes d'être offerts,
Il faut être reconnoissante :

EPITRE.

Allez les conſacrer au vaillant COURCILLON,
Que ſon illuſtre renommée,
Que l'éclat de ſon ſang, la grandeur de ſon nom,
Que l'intrépidité qu'il fit voir dans l'Armée,
Jointe au goût qu'il fait voir pour l'érudition,
Vous frappent d'admiration.
De quelque noble ardeur qu'on ait l'ame enflammée,
Peu de gens ſont connus de Mars & d'Appollon.
Muſe offrez lui donc votre Ouvrage,
Et qu'un reſpectueux hommage
Vous faſſe mériter l'honneur de ſes regards.
Eſt-il pour vous une plus belle gloire
Que de ſuivre un mortel qui ſçait de toutes parts
Se tracer un chemin au Temple de Mémoire?

DE LA FONT.

PRE'FACE.

CETTE Comédie doit ſa naiſſance à une Converſation que j'eus cet Hyver, avec un de mes amis qui a beaucoup d'eſprit & d'érudition. La premiere idée qu'il eut ſur ce ſujet m'en fit venir une infinité d'autres que j'ai mis en action, ainſi qu'on le poura voir. Le ſuccès de cette piece m'a fait d'autant plus de plaiſir que je n'avois oſé m'en flatter. Mille cir-

conſtances, attachées à la ſaiſon où elle a été donnée, ſembloient concourir pour l'étouffer dans ſon commencement; mais par bonheur mon ſujet s'eſt trouvé ſi nouveau & ſi théatral, que j'ai ſurmonté tous les obſtacles qui s'élevoient contre moi. Un ſujet, quand il eſt un peu traité, eſt ſeul capable de faire réuſſir une Piece : auſſi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la premiere idée.

Il eſt inutile de répondre aux objections que l'on m'a faites.

PRE'FACE.

J'ai diverti avec aſſez de nobleſſe tous les honnêtes gens : c'étoit l'unique but que je m'étois propoſé.

ACTEURS.

M. PHILIDOR, Bourgeois de Paris, qui s'eſt enrichi au Palais.

Mad. PHILIDOR, ſa femme.

ANGELIQUE.

MERLIN, Valet de la Maiſon, ſervant chez M. Philidor.

LE MARQUIS Liſimon,
LE COMTE Liſimon,
LE CHEVALIER Liſimon,
} Tous trois freres & tous trois Capitaines dans le Régiment de la Reine.

LA RONCE, Valet.

La Scene eſt à Paris, chez M. & Mad. Philidor, dans l'avant-cour du Jardin de leur Maiſon.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *ſeul, tirant trois Bourſes de ſa poche l'une après l'autre.*

TRois objets raviſſans, trois bourſes pleines d'or !
Qu'un Valet eſt heureux chez Monſieur Philidor !
Tel qui veut épouſer Angelique ſa fille,

Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissimè* produit trois tour à tour
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du pere,
Le second a tiré parole de la mere,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément :
Et moi, de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier eſt, je crois, Marquis, le ſecond Comte,
Et l'autre Chevalier..... Juſtement, c'eſt mon compte ;
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maiſon.
Mon manege eſt plaiſant : je ſuce les trois freres ;
Mais ma foi le cadet fait le mieux ſes affaires.
Comme il paye aſſez bien, & qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adreſſé :
Auſſi je le ſers mieux que ne feroit perſonne.
Mon cœur officieux eſt à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'eſt que ſans le ſçavoir,
Epris du même objet, tous trois penſent l'avoir.
Car j'ai conduit ma barque avec tant de ſageſſe
Que chacun d'eux, de l'autre ignore la maîtreſſe.
Peſte ! pour un mari la fille eſt un tréſor ;
Car ſon pere au Palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine
Et veut abſolument un Epoux Capitaine.....
Mais... je vois juſtement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, & vient en tapinois.....

C'eſt quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle . . . . .
Je ne me trompe point . . . . . Car j'aperçois la belle,
Qui ſort de ſon côté pour le même ſujet.

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, MERLIN.

MERLIN *continuant.*

HE bien ? qu'eſt-ce ? approchez, Merlin eſt du ſecret.
Vous le ſçavez, je ſuis tout propre aux confidences.
(*Ils ſe ſaluent*)
Hé, mon Dieu, laiſſez-là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER

Madame, quel bonheur de vous entretenir !
Mon ſort avec le vôtre eſt-il prêt à s'unir ?
Puis-je eſpérer bien-tôt par un doux hymenée
Voir ma félicité juſtement couronnée ?
Parlez, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Eſpérez, Liſimon,

Et ſçachez de mon cœur quelle eſt l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous ſatisfaire,
Et j'y vais diſpoſer & mon pere & ma mere.
Dans la Robe ils vouloient me choiſir un Parti;
Mais c'eſt à quoi mon cœur n'a jamais conſenti.
Ils voudront bien enfin, ou je ſuis fort trompée,
Pour ſeconder mes vœux prendre un gendre d'Epée.

MERLIN.

Oui, Madame a raiſon: ces Meſſieurs du Palais
Avec leur air gris-brun ſont des maris ſi laids,
C'eſt une nation impolie & groſſiere.
Mais vive un Capitaine: à ſa mine guerriere,
A ſes diſcours polis, à ſon air conquérant,
La beauté la plus fiere en peu de jours ſe rend.
Pour moi, ſi j'étois fille, & que j'euſſe des charmes,
Ce ſeroit à Monſieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER.

Vraiment Monſieur Merlin vous êtes obligeant.

MERLIN *à part.*

Et là, là, je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER.

Franchement les Robins enfoncés dans l'étude,
En abordant le Sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaiſant époux, ma foi, qu'un époux à rabat!
Car, qu'eſt-ce, dites-moi, que Damon l'Avocat?

Un fat, un ignorant balayant la grand-Salle,
Qui par ſa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tous blancs a ſoin d'emplir ſon ſac ;
Qui décide de tout & ab hoc & ab hac,
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindariſant ſes mots avec un ſoin extrême ;
Qui dans les entretiens tranche du bel eſprit,
Qui rit tout le premier des ſotiſes qu'il dit,
Qui reſpecte lui ſeul ſa mine de poupée,
Le matin eſt en robe & le ſoir en épée ;
Etourdi, diſſipé, grand parleur ; en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, & par-tout n'eſt qu'un ſot.

ANGELIQUE.

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh, c'eſt mon fort, Madame;
Vivez, vive un guerrier pour une jeune femme,
Et vous ſerez heureux l'un & l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos ſouhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin eſt fort porté pour nous deux, ce me ſemble.

MERLIN.

Pous vous deux cependant, à dire vrai, je trem-
ble.

ANGELIQUE.

Tu trembles! pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace explique toi.

MERLIN *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi.

ANGELIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGELIQUE.

Ah! tire nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux Capitaine?

ANGELIQUE.

Hé bien, Merlin?

MERLIN.

Hé bien, votre pere aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui:
Sur certain Capitaine il a jetté la vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER.

Ah, Ciel! je suis perdu.

ANGELIQUE.

Quel cruel contre-temps!

LE CHEVALIER.

Que ferai-je ? Ah ! Merlin, voilà ma bourſe prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous ! ah ! je ſuis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réuſſir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN *prenant l'argent.*

Hélas ! il eſt bien vrai, je ne ſuis pas trop ſot.

LE CHEVALIER.

C'eſt toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire,
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien ſoupire :
Acheve mon bonheur..... Car dans cette maiſon
Je ſçais que de tout temps tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent, ſi dans cette journée
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hymenée ;
Je ſçaurai bien lever toute difficulté ;
Mais, que Madame agiſſe auſſi de ſon côté.

ANGELIQUE.

Ne vous chagrinez point, Lisimon : je vais faire
Tout ce que je pourai pour engager mon pere.

MERLIN.

Si non, je sçaurai bien vous sortir d'embarras.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Revenez dans une heure, allez, n'y manquez pas.

SCENE III.

MERLIN *seul, regardant sa dernière bourse.*

VOilà donc de l'argent encor que je raccroche :
Je fais un magasin de bourses dans ma poche :
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'Agioteur,
De Notaire, de Juif, même de Procureur
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici : mais si les deux aînés,
En ce lieu par malheur se trouvent nez à nez...
L'un a l'aveu du pere, & l'autre de la mere :
Chacun d'eux a caché son amour à son frere....
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon...
Et s'ils sçavent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie,
Ils voudront s'expliquer.... Que faire en ce cas là ?
Un peu d'effronterie ajustera cela.
Mais je vois les aînés... Ah, juste ciel ! je tremble.....

LE COMTE.

Bon jour, Merlin, bon jour..... Je ne ſçais où j'en ſuis.

au Marquis.

Mais je veux être ſi inſtruit de ce point, ſi je puis.
Que faites vous ici ? quelle eſt cette avanture ?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure ?
Vous n'êtes pas ici ſans deſſein ſûrement ?

MERLIN.

Hé Meſſieurs, à quoi bon cet éclairciſſement !

LE COMTE.

Tais toi Merlin, tais toi..... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angelique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens auſſi pour la même raiſon.

LE COMTE *en colere.*

Quoi, morbleu...

MERLIN.

Paix, Meſſieurs... reſpectez la maiſon;
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainſi des querelles ?
Meſſieurs les Officiers, dites-moi des nouvelles,

LE MARQUIS.

Oà! morbleu, tais toi donc.. Peſte ſoit du butor.....

au Comte.

Je viens ici mandé par Monſieur Philidor:
Voilà ce qu'il m'écrit; car j'ai l'aveu du pere.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mere.

LE MARQUIS.

Son pere par ſa lettre à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et ſa mere me l'offre auſſi par ſon billet.

LE MARQUIS *lit la lettre de M. Philidor,*

A M. le Marquis Liſimon, Capitaine dans le Régiment de la Reine.

FAites-moi l'honneur, Monſieur le Marquis, de vous trouver tantôt chez moi: je parlerai de vous à ma femme & à ma fille, & je ne doute pas que vous ne leur plaiſiez fort. Ne paroiſſez pas d'abord dans la maiſon: promenez-vous en m'attendant dans les allées de mon jardin. Je les y conduirai l'une & l'autre; & ce ſera là que ſe fera la premiere entrevue.

LE COMTE *lit la lettre de Madame Philidor.*

A. M. le Comte Liſimon, Capitaine dans le Régiment de la Reine.

C'Eſt aujourd'hui, Monſieur le Comte, que je dois parler de vous à ma fille & à mon mari. Je vous attends : nous finirons ce jour même, ſi vous ſouhaitez : comptez ſur ma parole. Trouvez-vous ſeulement dans mon jardin, & m'y attendez : j'aurai ſoin de m'y rendre avec mon mari & ma fille, qui, comme je l'eſpere, ſeront charmés l'un & l'autre de l'honneur de votre alliance.

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN.

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas à Merlin.*

Merlin, écoute un mot; tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que voux plaît-il, Monsieur ?

LE MARQUIS *bas à Merlin.*

Comment, double pendard !
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystere ?

MERLIN *bas au Marquis.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS *bas.*

Sçais-tu que c'est mon frere ?

MERLIN *faisant l'étonné.*

Votre frere, Monsieur ! Ah, que m'apprenez-vous !
Et qui diable à donc pû l'introduire chez nous ?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah ! Monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez, quelle avanture !
Mais la fille est pour vous, j'en ferois bien serment :
Je m'en vais lui parler..... Laissez-nous un moment.

LE COMTE *bas à Merlin.*

Vraiment, Monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, Monsieur ?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE *bas.*

Et vous en agiſſez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un Rival,
Je vous avois payé, je penſe, en galant homme.

MERLIN *bas.*

Moi! je n'en ſçavois rien, ou la foudre m'aſſom-
me.
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pour-
quoi.
Angelique eſt pour vous, vous dis-je, croyez-
moi:
haut.
Embraſſez-vous, Meſſieurs, ſans cauſer de déſordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouſe Angelique, & n'en veux point
démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouſe auſſi, j'y ſuis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous céderez; car je ſuis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu, nous verrons: ſur le fait de maî-
treſſe
Suis humble valet à votre droit d'aîneſſe.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS *en colere.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-pere.

LE COMTE

Et moi, j'y vais auſſi.

SCENE V.

MERLIN *ſeul, riant.*

J'En ſuis quitte à la fin; mais ce n'eſt pas ſans peine.
Reſpirons un moment, & reprenons haleine.
Un autre ſe ſeroit vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut ſur tout être effronté.
L'effronterie en France eſt un vice à la mode:
Rien de plus néceſſaire, & rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'eſt là le grand art pouramaſſer du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue;
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigens que les ſots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux.
Taiſons-nous.... J'apperçois mon bon homme de maître,

Entété du Marquis autant qu'on le peut être.
Il prétend lui donner Angelique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne ſoit pour lui.

SCENE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

AH! te voilà, Merlin.

MERLIN.

Fort à votre ſervice,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends juſtice;
Tu m'as toujours paru la perle des Valets.
Je ſçais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle eſt ſi ſupportable.

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raiſonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi! N'ai-je pas raiſon?
N'êtes-vous pas, Monſieur, le chef de la maiſon?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête ;
Mais votre femme.....

M. PHILIDOR.

Fi ! ma femme eſt une bête.
Je viens pour lui parler de mon Gendre futur,
Du Marquis Liſimon ; mais Merlin, je ſuis sûr,
Pour peu que nous voulions inſiſter ſur le nôtre,
Qu'auſſi-tôt elle va m'en propoſer un autre.
Oh ! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas,
Votre femme, Monſieur, a l'eſprit haut & bas :
Elle veut ignorer que cette loi ſi belle,
Qui fait l'homme le maître, eſt la loi naturelle.
Sa complaiſance va comme un flux & reflux :
Vous croyez la tenir ; vous ne la tenez plus.
Pour ſa tête, oh ! ma foi, c'eſt tout comme la Lune,
Qui tantôt paroît claire & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon ſoir.

M. PHILIDOL.

Oh ! parbleu, nous verrons : j'ai fait choix de mon Gendre,

Le Marquis Liſimon en ce lieu doit ſe rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en faſſe aujourd'hui ſon époux.
Mais n'eſt-il point venu ?

MERLIN.

N'en ſoyez point en peine.
Le Marquis Liſimon au Jardin ſe promene.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu, Merlin, je ſuis ravi de le ſçavoir.
Je veux tout au plutôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais ſi la bonne Dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Liſimon,
Avoit un gendre en poche auſſi de ſa façon ?

M. PHILIDOR.

Oh ! vraiment c'eſt de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'eſt un eſprit malin.

M. PHILIDOR.

C'eſt un eſprit du diable.

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle ſe fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en ſerai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR *en colere.*

Oh! va, va, laiſſe faire.

Comment donc! n'eſt-ce pas une fort bonne affaire?

Le Marquis Liſimon eſt joli cavalier.

Ma fille pour époux vouloit un Officier:

Tous les Gens du Palais lui cauſoient la migraine.

Pour lui faire plaiſir je prends un Capitaine.

Je ſuis ſûr qu'à ma fille auſſi-tôt il plaira.

Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra!

Corbleu, nous allons voir. Fais ce que je deſire,

Va, cours, dis-lui que j'ai quelque choſe à lui dire.

MERLIN.

Il n'en eſt pas beſoin: elle vient, je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler ſeul. Merlin, éloigne toi.

SCENE VII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN *bas à Mad. Philidor.*

LE Comte Liſimon, votre prétendu gendre,
Eſt dans votre Jardin, Madame, à vous attendre.

Mad. PHILIDOR.

Je viens à ce ſujet parler à mon époux.
Je te ſuis obligée: adieu, va, laiſſe nous.

M. PHILIDOR *bas.*

Voyons, ſçachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

SCENE VIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR.

Mad. PHILIDOR *brusquement.*

HE' bien, mon cher époux.

M. PHILIDOR *sur le même ton.*

Hé bien, ma chere femme.

Mad. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Mad. PHILIDOR.

Au moins je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit, mais je veux aussi de la correspondance.

Mad. PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Mad. PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi, vous êtes vous un vrai trouble-ménage.
Mais, briſons là deſſus : nous venons nous par-
ler ;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Nôtre fille Angelique à préſent eſt nubile :
Vous ſçavez qu'en maris elle eſt fort difficile.
J'ai voulu lui donner pluſieurs gens du Palais.
Ils ſont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la Robe une mortelle haine ;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine.
C'eſt.....;

Mad. PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord ſur ce point
Sa mere à cet hymen ne conſentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? Et quel but eſt-
il le vôtre ?
Car enfin.....

Mad. PHILIDOR.

Mon but eſt qu'elle en épouſe un autre.
J'ai ſon affaire.

M. PHILIDOR *en colere.*

Hé bien ! N'avois-je pas bien dit ?
Ventrebleu, peſte ſoit de votre chien d'eſprit.

Mad. PHILIDOR.

Mais, Monſieur mon mari, d'un ton plus bas,
pour cauſe.

M. PHILIDOR.

Comment donc ! il suffit que je veuille une chose,
Pour que vous vouliez l'autre.

Mad. PHILIDOR.

Oh, je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est Capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah ! j'enrage .... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Mad. PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît ?

M. PHILIDOR.

Par où .... Suffit : je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

Mad. PHILIDOR.

Je prétends qu'Angelique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends moi qu'elle agisse.

Mad. PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison ?

Mad. PHILIDOR.

C'eſt que je ſuis ſa mere.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plait, ne ſuis-je pas ſon pere ?

Mad. PHILIDOR.

Et quand vous le ſeriez ? Voyez, belle raiſon !

M. PHILIDOR.

Je m'en moque : j'aurai pour gendre Liſimon.

Mad. PHILIDOR.

Liſimon, dites-vous ? Liſimon Capitaine ?

M. PHILIDOR.

Oui-

Mad. PHILIDOR.

De quel Régiment ?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mad. PHILIDOR.

Tout de bon ?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mad. PHILIDOR.

Et vîte, embraſſons-nous.
Allons, faiſons la paix, mon cher petit Epoux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup un excès de tendreſſe

Que l'on pardonneroit à peine à ſa maîtreſſe ?

Mad PHILIDOR.

L'Epoux que je deſtine à ma fille aujourd'hui,
C'eſt Liſimon.

M. PHILIDOR.

Comment ! Liſimon !

Mad. PHILIDOR.

Oui, c'eſt lui.
Et puiſque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je ſuis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort ! Mais je ſuis tout troublé.
Quoi, Monſieur Liſimon vous a déja parlé ?

Mad. PHILIDOR.

Oh, vraiment j'ai fait plus ; ma parole eſt donnée.
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi ſur cet article il a parole auſſi.
Je vous dirai bien plus, Liſimon eſt ici,

Mad. PHILIDOR.

Je le ſçais bien.

M. PHILIDOR

Comment ?

Mad PHILIDOR.

Je le ſçais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR *à part.*

Vous le ſçavez ! Voici quelque nouveau vertige.

Mad. PHILIDOR.

Sur mon billet il s'eſt rendu dans le jardin?
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel en deux mots je lui mande & propoſe
De venir au jardin pour terminer la choſe.

M. PHILIDOR *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas eſt ſingulier;
Je n'ai jamais rien vû de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point? C'eſt peut-être un autre homme.
Eſt-ce bien Liſimon?

Mad. PHILIDOR.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

Mad. PHILIDOR.

Oui vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Aſſez beau de viſage.

Mad. PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

Mad. PPHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi, c'eſt lui-même.

Mad. PHILIDOR.

En doutez-vous ?

M. PHILIDOR.

Moi ? Non : mais c'eſt un vrai problême.

Mad. PHILIDOR.

Nous allions quereller ; car nos plus grands débats
Viennent faute ſouvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Hé ! La choſe à préſent n'eſt pas encor bien claire.

Mad. PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce myſtere.
Puiſqu'elle hait ſi fort tous les gens du Palais,
Liſimon pleinement doit remplir ſes ſouhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, & je pretends que l'affaire ſe faſſe.

SCENE IX.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE,

ANGELIQUE.

MOn Pere, à vos genoux, je demande une grace.

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur.

M. PHILIDOR.

En voici bien d'un autre: & que veux-tu donc dire?

Mad. PHILIDOR.

Mais vraiment son discours commence à m'interdire.

ANGELIQUE.

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mad. PHILIDOR.

Ah ? le cas eſt nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une ſi grande horreur ;
Des filles de Paris c'eſt l'unique fureur ;
Et leur eſprit ſeroit attaqué de folie,
S'il leur falloit reſter filles toute leur vie.

ANGELIQUE.

Mais, mon deſſein n'eſt pas de reſter fille . . . ,
hélas !
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas . . . . .
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre . . . ?
Et de m'en accorder en même temps un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.
Or çà, Mademoiſelle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéiſſe.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous ſeriez, mon pere, auteur de mon ſupplice.

M. PHILIDOR.

Ceci n'eſt pas mauvais. Quoi, quand un coup du ſort
Met votre mere & moi parfaitement d'accord ;
(Ce qui n'arrive pas deux fois au plus l'année)
Vous ſeule vous romprez un projet d'hyménée !
Mais quel eſt ce mignon, ce joli jouvenceau,
Dont vous avez coeffé votre petit cerveau ?

I

Mad. PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'eſt quelque petit-maître,

ANGELIQUE.

Oh ! non, il eſt ſenſé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme eſt-ce ? Eſt-ce un homme de nom ?

ANGELIQUE.

C'eſt, puiſqu'il le faut dire .... un nommé Liſimon.

M. PHILIDOR.

Liſimon, dis-tu pas ? Quoi, c'eſt choſe certaine ?

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

M. PHILIDOR.

Et qu'eſt-il ?

ANGELIQUE.

Mais, il eſt Capitaine

Au Régiment, dit on, de la Reine ..... Pourquoi

Paroiſſez-vous ſurpris ? Vous riez....

M. PHILIDOR *riant.*

Oh, ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous auſſi, ma mere ?

Mad. PHIILDOR.

Le plaiſant tour !

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

De grace, expliquez ce myſtere.

M. PHILIDOR *riant toujours.*

Celui que nous t'avons deſtiné pour époux,
C'eſt Liſimon lui-même.

ANGELIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous!

M. PHILIDOR.

Parbleu, de Liſimon j'admire la ſageſſe.
Quelle diſcrétion! quelle délicateſſe!
De prendre de nous trois en ſecret l'agrément.
Peſte! ce garçon-là promet infiniment.

ANGELIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aiſe.

Mad. PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous? oh! ne vous en déplaiſe
Vous ſerez bien Comteſſe.

M. PHILIDOR.

Elle Comteſſe? bon!
Elle ſera Marquiſe, & je vous en répons.
Liſimon eſt Marquis.

Mad PHILIDOR.

Non, vraiment, il eſt Comte.

ANGELIQUE.

Non, il eſt Chevalier.

M. PHILIDOR.

Hé! quel peſte de conte.
Il eſt Marquis, vous dis-je, & Marquis très Marquis

Et tous les Lisimon le sont de pere en fils.

Mad. PHILIDOR.

Et moi, Monsieur, & moi, je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon, encor une fois mettons-nous en colere.

Mad. PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours..... car tenez, franchement...

M. PHILIDOR.

Ne sçauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre-nous, vos discours sont pleins de pétulance.

Mad. PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux. Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle: envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

Mad. PHILIDOR.

Sans doute il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, d'abord, il va paroître.
Voyant le Comte qui vient.
Mais je le vois venir.

SCENE X.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, LE MARQUIS LISIM LE COMTE LISIMON, ANGELIQUE.

M. PHILIDOR *voyant le Marquis.*

JUſtement, le voici.

Mad. PHILIDOR *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'eſt celui-là.

M. PHILIDOR *prenant le Marquis.*

Non, non, c'eſt celui-ci.

Mad. PHILIDOR.

C'eſt celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Hé! mon Dieu! non, ma femme.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Monſieur, n'êtes-vous pas Liſimon.

LE COMTE.

Oui, Madame.

Mad. PHILIDOR.

Là, Monſieur mon mari, n'avois-je pas raiſon?

M. PHILIDOR *au Marquis.*

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qu'on nomme Liſimon ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

ANGELIQUE *bas.*

Juſte Ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême.

M. PHILIDOR *au Marquis.*

Capitaine ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Et vous ?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment ! deux Liſimon ! mais, je n'y connois rien.

Mad. PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien eſt le ſeul véritable : e m'y tiens.

ANGELIQUE *bas.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monsieur, j'espere en vous; vous sçavez mon amour.

M. PHILIDOR.

Oui, Monsieur, vous aurez ma fille, & dès ce jour.

LE COMTE *à Madame Philidor*

Vous sçavez mon ardeur; j'espere en vous, Madame.

M. PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR.

Angelique.

ANGELIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?

Tu le connois si bien; explique-nous cela.

Lequel est Lisimon? Est-ce l'un? Est-ce l'autre?

Parle, est-ce le mien?

ANGELIQUE.

Non.

Mad. PHILIDOR.

C'est le mien.

ANGELIQUE.

Ni le vôtre,

LE MARQUIS.

Comment ! Mademoiſelle, ai je l'air impoſteur ?
Mon nom eſt Liſimon, je ſuis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même choſe :
Que Liſimon n'eſt pas un nom que je ſuppoſe.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? par ma foi, je ne ſçais.
au Marquis.
Mais vous me convenez, Monſieurs, & c'eſt aſſez.
A mes commandemens ma fille va ſe rendre.

Mad. PHILIDOR *parlant du Comte.*

Et moi, je prétends moi, que Monſieur ſoit mon gendre.

M. PHILIDOR *à ſa femme.*

C'eſt à vous à céder : je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme.

Mad. PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un ſot.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Pere, en faut-il venir aux invectives ?

M. PHILIDOR *en colere.*

Quoi donc ? dérogerai-je à mes prérogatives ?
Vous dépendez de moi : je ſuis pere & mari :
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah ! Monſieur . . .

LE COMTE.

Ah! Madame...

ANGELIQUE.

Hé! ma mere, de grace,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire ſe paſſe.

Mad. PHILIDOR.

Votre pere me joue un tour de ſa façon.
Je gage qne le ſien eſt un faux Liſimon.

M. PHILIDOR.

Moi! Je me ſervirois d'un pareil ſtratagême!
Je n'en ſuis pas capable.

SCENE XI.

M. & Mad. PHILIDOR, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER LISIMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HE! le voici lui-même.

M. PHILIDOR.

Et qui donc ?

ANGELIQUE.

Liſimon.

M. PHILIDOR.

Qui ? celui que je voi ?
Je ne ſçais où j'en ſuis.

Mad. PHILIDOR.

Ni moi...

LE MARQUIS. *voyant le Chevalier*

Ni moi...

LE COMTE *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER LISIMON.

Le Marquis & le Comte ! O rencontre imprévue !
De tout ce que je vois mon ame eſt confondue.
à M. Philidor.
Ah ! Monſieur, pardonnez à mon étonnement,

Deux

Deux rivaux, je le vois, traverſent un Amant.
Eſpérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh! ma foi, c'en eſt trop: trois époux à la fois!
Prétendez-vous, Meſſieurs, l'épouſer tous les trois?

Mad. PHILIDOR.

La choſe aſſurément ne paroît pas faiſable.

M. PHILIDOR.

Mais, qui diantre de vous eſt donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'eſt moi, Monſieur.

M. PHILIDOR.

Comment! tous les trois! oh! parbleu,
A la fin je croirai que ceci n'eſt qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monſieur, puiſqu'il vous faut dévoiler ce myſtère,
Des aînés Liſimon je ſuis le jeune frere;
Nous ſervons tous les trois au même Régiment;
Nous nous trouvons chez vous, je ne ſçais pas comment.
Ils ſont très étonnés: quant à moi, je vous jure
Que je ſuis tout comme eux ſurpris de l'avanture.

M. PHILIDOR.

Puiſque vous m'aſſurez que la choſe eſt ainſi,
Je me trouve à préſent un peu plus éclairci.
Mais, par quel cas fortuit vous trouvez-vous enſemble?

LE MARQUIS.

Sans doute c'eſt l'amour qui tous trois nous raſſemble.
Quant à moi, Merlin ſeul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi, Merlin? ah, le traitre! il mourra ſous mes coups.
C'eſt lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entends-je? ainſi donc il trahiſſoit ma flamme.
Il m'a comme vous deux produit dans la maiſon,
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE.

J'en ſuis pour mon argent comme vous pour le vôtre....

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés tous trois l'un après l'autre..
Mais vous m'avez promis votre fille, Monſieur,
Et de vous ſur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai,

LE COMTE.

Par parole authentique,
Madame m'a promis la charmante Angelique.

Mad. PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monſieur, vous ſerez ſon époux.

LE CHEVALIER

Belle Angelique, hélas ! je n'eſpere qu'en vous.

ANGELIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je ſerai la maîtreſſe,
Vous pouvez, Chevalier, compter ſur ma tendreſſe.

M. PHILIDOR.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

Mad. PHILIDOR.

Mais que veut ce valet ?

SCENE XII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LES TROIS LISIMON, LARONCE.

LARONCE.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre un billet.

M. PHILIDOR.

Encore un Liſimon.

Mad. PHILIDOR.

Attendez donc réponſe.
Mais, il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'annonce.

SCENE XIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LES TROIS LISIMON.

Mad. PHILIDOR.

LE benêt ! il apporte un billet au hazard ;
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part.
Je ne reconnois point du tout cette écriture.
Et je vois qu'on a même omis la signature.
Elle lit.

LETTRE.

AYant appris, Madame, que les deux aînes des trois Liſimon aſpiroient au bonheur d'entrer dans votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous avertir que le Marquis eſt ſi fort adonné au jeu, & le Comte aux femmes, qu'ils rendront une épouſe éternellement malheureuſe. Vous ſçavez, Madame, que ce ſont là les deux vices ordinaires de preſque tous les gens de guerre : ainſi prenez garde à ce que vous ferez.

Mad. PHILIDOR *continuant.*

Quoi, Messieurs, vous aimez les femmes & le jeu !

Vraiment, vous pouriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS.

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR.

Ce que j'apprends de vous, Messieurs, me fait trembler.

Moi, vous donner ma fille ? Autant vaut l'immoler.

Mad. PHILIDOR.

Fi ! les maris joueurs sont des maris infames.

Peut-on aimer le jeu ?.... Passe encore pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort ;

Et s'il faut parler net, je soupçonne très-fort

Votre valet Merlin de cette fourberie ;

Nous avons des garans de sa friponnerie ;

Et ce qu'il nous a fait à tous trois tour à tour,

Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.

Eclaircissons ce fait, je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place.

Mais voyez ce maraut ! Taisons-nous .... Le voici.

SCENE XIV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, LES TROIS LISIMON, ANGELIQUE, MERLIN.

MERLIN *apercevant les trois Lisimon enſemble.*

AH! que vois-je! La peſte! ils ſont encore ici. Je les croyois bien loin.... fuyons.

M. PHILIDOR.

Arrête, arrête
Viens tu jouer encor quelque tour de ta tête.

MERLIN *voulant s'échapper.*

Hé! Monſieur, laiſſez-moi, l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah, ah! vous voilà donc, traître, inſigne pendart.

LE COMTE.

C'eſt donc toi, malheureux, dont l'audace eſt extrême?

LE CHEVALIER.

Faquin, te voilà donc?

MERLIN.

Oui, Meſſieurs, c'eſt moi-même.

à part.

Un peu d'effronterie, allons, ferme Merlin.

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double Coquin.

MERLIN.

Qui, moi? de vous jouer j'aurois eu l'impudence!
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel, qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laiſſez-vous noircir d'un ſemblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, Monſieur.

M. PHILIDOR.

Hé bien, traître,
N'eſt-ce pas les jouer? Dis nous en la raiſon.

MERLIN.

Eſt-ce ma faute à moi s'ils ſont trois Lifimon?
J'ai conduit, ce me ſemble, aſſez bien leurs affaires.
De quoi s'aviſent-ils auſſi d'être trois freres?

Mad. PHILIDOR.

Mais ce n'eſt pas le tout. Connois tu ce billet?
Je ſuis ſûre, maraut, que c'eſt toi qui l'as fait.

LE MARQUIS.

De tes tours insolens, coquin, c'est-là le pire.

MERLIN.

Qui, moi! faire un billet! je ne sçais pas écrire.
Si j'avois un peu sçu barbouiller du papier
Je serois à présent peut-être un gros fermier.

LE COMTE *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Traître, ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, Messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sçais d'où provient ce billet, par ma foi.

LE COMTE.

Tu n'en sçais rien, maraut?

MERLIN.

Non, la peste me tue!
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

Mad. PHILIDOR.

Je veux croire, Messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir,
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR.

Pour la premiere fois ma femme est raisonnable.

ANGELIQUE.

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.

Ces Messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre à mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN *à part.*

Bon, elle me seconde, & c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS.

Madame, c'est assez, je me tiens averti.
Comte, m'en croirez-vous, prenons notre parti;
Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous-même;
Puisque des trois rivaux ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE.

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux.

à Merlin.

Toi, maraut, de tes jours ne te montre à mes yeux.

SCENE XV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, MERLIN.

M. PHILIDOR.

OR ça, Monsieur Merlin, je veux que sans mystere
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces Messieurs quittent prise, ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos genoux,
Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Et quelle grace? dis.

MERLIN *à genoux.*

Celle de ne point battre

Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre.
Jettez les yeux, Monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon, j'obtins les deux premieres,
Et le cadet lui seul m'offrit les deux dernieres.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois freres,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette Lettre enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, Monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amerement,
Et j'en suis très-fâché, Monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin, nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vû contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
au Chevalier.
Mais n'y retourne plus. Ma fille a sçu vous plaire,
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mere;
Cela se doit ainsi: qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, Monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Ma fortune eſt égale à celle de mes freres :
Pourquoi vos ſentimens me ſeroient-ils contraires ?

ANGELIQUE,

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux ſort.

Mad, PHILIDOR.

Entrons dans le logis : nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le Cadet Liſimon remporte la victoire :
Des trois Freres rivaux ainſi finit l'hiſtoire.

FIN.

842148

O'Flynn, York.
15.1.1985
[ZAH.]